La Semaine Egyptienne

Organe hebdomadaire illustré de la vie
Artistique, Littéraire, Théâtrale, Financière et Sportive en Egypte

SOMMAIRE:

N^os

15

16

HORS TEXTE ● R. G., Pastiches et Rosseries ● J. C., La Reine Nefertiti ● Prof. PHILIPPE SAGNAC, L'Egypte indépendante et Mohamed Aly ● AHMED RASSIM, André Cattaui ● ROBERT LE BIDOIS, Le dernier roman de Paul Bourget ● T.L., Notes sur quelques livres ● R.F., L'Homme à l'Hispano ● Exposition N. Sperling à Alexandrie ● MOHAMED KHALED, Un trait d'Al Houssein, petit-fils du Prophète ● ANGELO SIKELIANOS, A propos des fêtes de Delphes ● F.L., L'Art et l'Individualité par le prof. Lalande ● ORION, Prof. Dom. Comparetti ● Prof. MICHAUT, Alfred de Musset ● Prof. LALANDE, La raison et le scepticisme contemporain ● GALLUS, La Culture Française à Port-Saïd ● S., Marica Cotopouli ● WISTIK et INTERIM ● Les Concerts ● Concours ● Programmes ● Spectacles, etc. ●

P. T. 2
29 AVRIL 1927

Imp. J. Parladi

COGNAC GEOFFROY

V.O., V.S.O.P. fine 1867, fine 1847.

Se trouve dans les Etablissements suivants :

Groppi, Sault, Celestino, Parisiana, St. James, Lemonia, Ritz, Standard Bar, et chez Fleurent.

Offrez une machine à coudre

PFAFF

C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire :

C. SPIRO

Rue el Bawaki - Le Caire.

DEMANDEZ PARTOUT LE

CHAMPAGNE POMMERY & GRENO

REIMS

Carte Blanche (1/2 Sec). — Sec (Drapeau Américain)
Extra-Sec. — Nature (Vin Brut). — Nature 1915 & 1920
(CUVÉE SPÉCIALE)

J. & H. Ieurent, Le Caire

Agents Généraux

VÊTEMENTS TIRING

Le Caire - Ataba el Khadra

Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT

La seule avec ses Fabriques en Europe

SPÉCIALISTE :
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand choix de Parfumerie
Ecaille, etc.
Articles de Toilette en tous genres.

Maison RUDOLPH

Ex-EUGÈNE

LE CAIRE

25, Rue Kasr-El-Nil, 25

COIFFEUR pour DAMES

SALON POUR MESSIEURS

PARIS - LONDRES

Téléphone : 4553 — Ataba

S. MARTELLI

EBENISTE

13, Rue Antikhana.

Meubles sur Commande

Garde-Meubles, — Emballage

MANUFACTURE DE

Bannes, Tentes, Stores, Drapeaux, Baches, Sacs et Materiel de Campement.

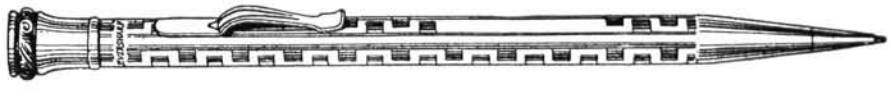
Flli G. & G. COPPA

Agents pour l'Egypte de la Maison:

ADAM & LANE & NEEVE, Ltd. London.

31, Avenue Foued I. - LE CAIRE - Téléphone No. 11-87

Write with an EVERSHARP

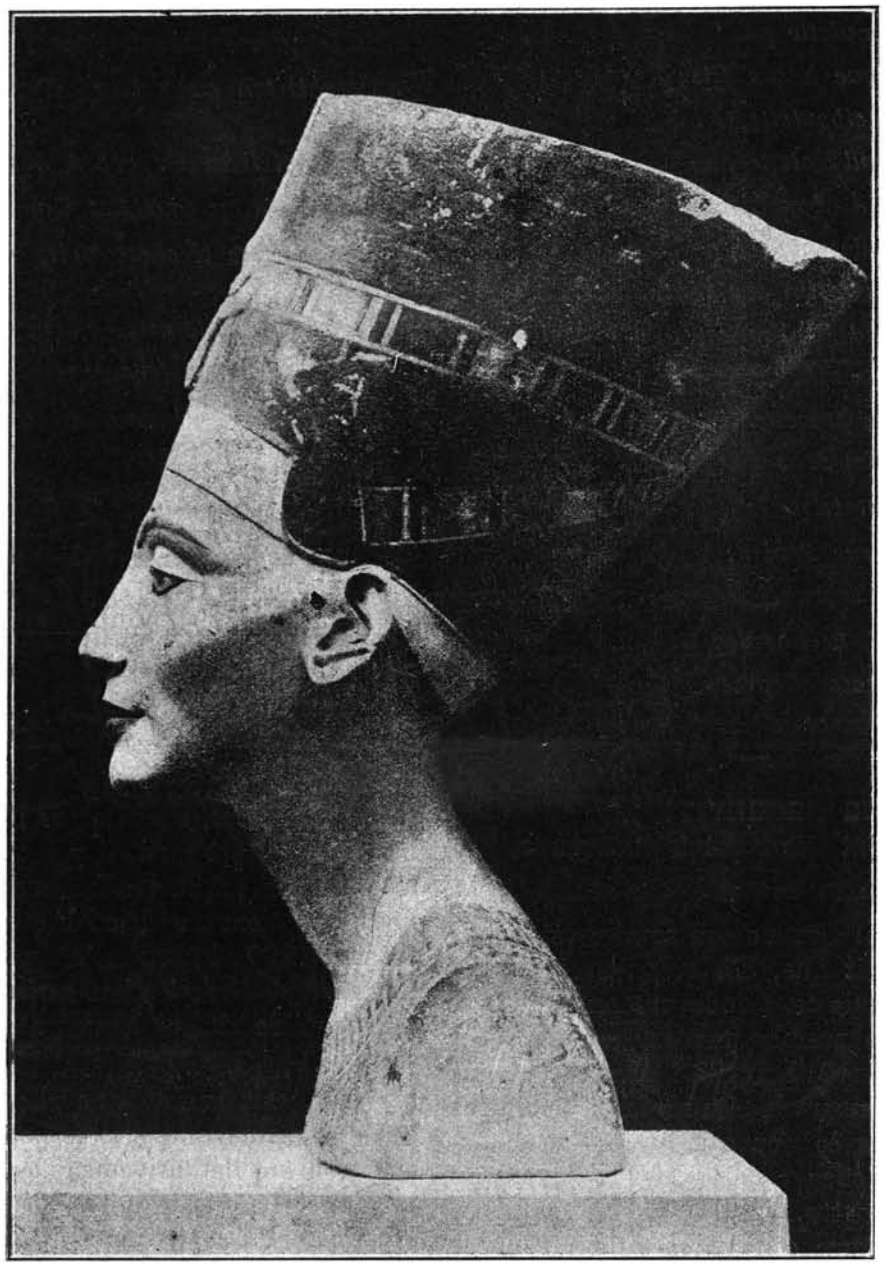


ABONNEMENTS ANNUELS
Egypte . . . . . P.T. 100
Etranger . . . . . Lst. 1 —

la semaine égyptienne

RÉDACTION ADMINISTRATION
23, Rue Kasr-el-Nil
Boîte Postale : No. 694

Directeur-Propriétaire :
STAVROS STAVRINOS



La tête de la Reine Nefertiti

"Le gouvernement égyptien vient de décider de "charger le Ministre d'Egypte à Berlin, S.E. Seiful-"lah Yusri pacha, de demander officiellement la "restitution de cette tête."

(Les journaux).

Pastiches et Rosseries

I

Simone, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.
Tu sens le foin, tu sens. . . . .

RÉMY DE GOURMONT.

Hussein, il y a un grand mystère
Qui flotte autour de tes fourneaux.

Ça sent les pivoines fanées
Qui s'effeuillent sous le plumeau ;
Ça sent la momie profanée,
Le vieux sac en poil de chameau ;
Ça sent la naïve amulette
Que le Bédouin lègue à son fils ;
Ça sent le thym, la ciboulette,
Ça sent le hibou qui volette
Dans le tombeau d'Aménophis ;
Ça sent l'oignon puissant qui a
Roussi dans du beurre un peu rance,
Ça sent le Maryland de France,
Les « foûls » et la « mouloukia » ;
Ça sent les têtes de crevettes
Qu'on donne au chat dans un papier,
Ça sent l'humble et triste lavette
Qu'on abandonne sur l'évier ;
Ça sent le lait qui tourne à l'aigre ;
Ça sent Louqsor où tu naquis ;
Ça sent les gamousses allègres,
Et le cognac Bolanachi ;
Ça sent le mélange adultère
Du Coran et du jambonneau...

Hussein, il y a un grand mystère
Qui flotte autour de tes fourneaux.

IV.

O solitaire amant de la cité maudite,
Qui tends vers le ciel morne un désir indompté,
Regarde s'avancer, dans d'étranges clartés,
L'archange éblouissant que ton rêve suscite.

Son front porte le sceau de l'être en qui palpite
L'espoir obscurément épars dans la cité,
Et le pressentiment d'âpres félicités
Envahit ton cœur lourd d'angoisse, qui hésite.

Pourquoi trembler encor, ô triste irrésolu ?
Contemple au couchant d'or la ville des élus
Dressant ses clochers noirs sur l'horizon de flamme...

Ha ! tu t'es détourné — Muré dans ton destin,
Ecoute ricaner, devant ton ciel éteint,
La danse des démons au gouffre de ton âme.

R. G.

LA REINE NEFERTITI

Buste en calcaire peint découvert à el Amarna,

(Musée de Berlin)

Comme elle est jolie! Comme son sourire est séduisant! il n'est pas étonnant que, dès qu'on a révélé l'image, Nefertiti ait conquis le monde moderne.

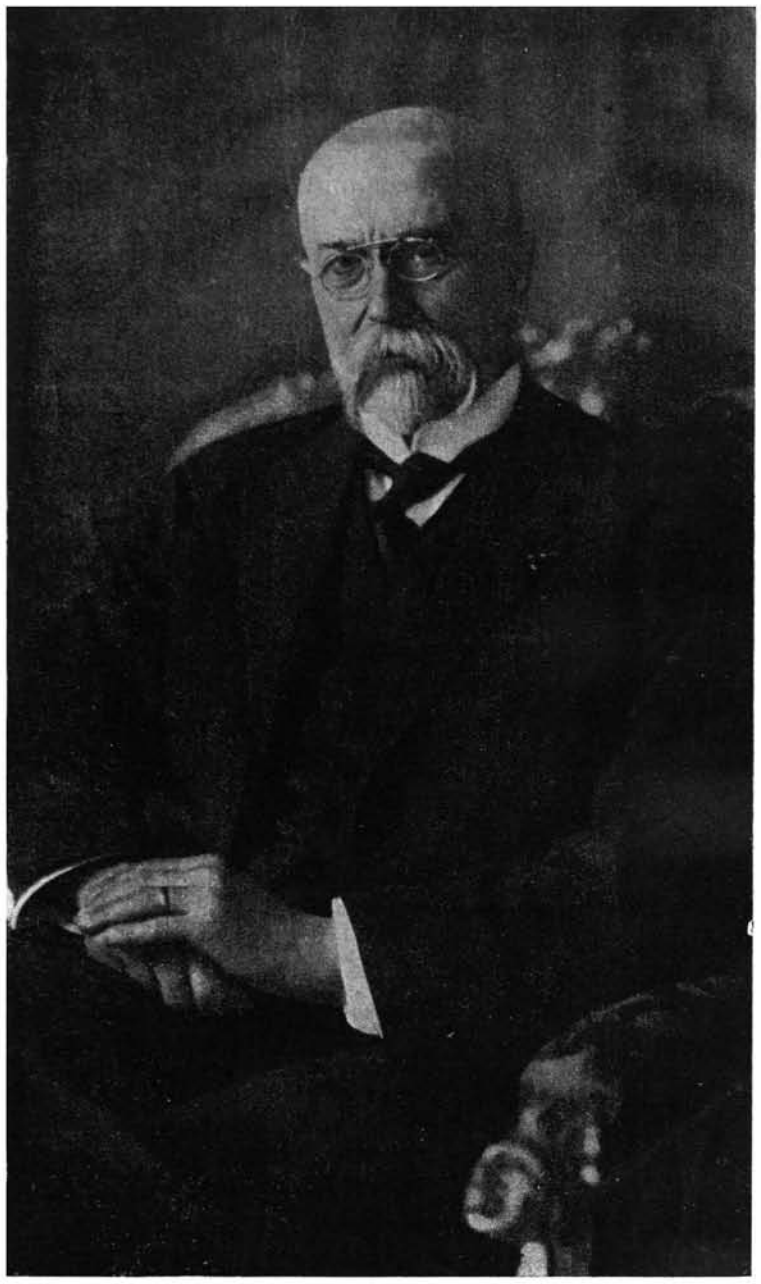
Pour beaucoup, elle semble une énigme dans cet art égyptien qu'on a jugé trop vite hiératique et immuable. Les vrais connaisseurs la situent immédiatement à sa place et voient dans ce nouveau buste l'épanouissement des tendances artistisque de la XVIIIe dynastie. On a l'impression très nette que les vieux sculpteurs d'Amenophis IV avaient une conception du beau qui se rattache aisément à notre sensibilité moderne. A tout bien considérer, Neferfiti est plus près de nous que les impassibles déesses de la Grèce classique.

Quelle étrange destinée! le buste, qui est une maquette d'artiste, a été abandonné dans la maison du sculpteur Tyoumès XIVe siècle avant Jésus Christ. Les sables du désert, soufflés par le vent, lui ont fait un linceuil d'où il est sorti, il y a quelques années, avec toute sa fraîcheur originale. La guerre a éclaté avant que les fouilleurs aient proclamé l'importance de leur découverte. En 1920, lorsqu'on en publia des reproductions, ce fut partout l'admiration mais aussi la surprise qu'une telle lumière ait été tenue en quelque sorte sous le boisseau.

Et maintenant, nouvelle Hélène, Nefertiti menace de déchaîner une guerre pour décider dans quels murs elle trouvera définitivement asile. Les journaux ont parlé d'un échange de notes, d'une sorte d'ultimatum envoyé par l'Egypte au musée de Berlin! Pourquoi ne pas demander à un tribunal d'arbitres d'entendre les plaideurs et de rétablir les relations cordiales entre les rivaux par un jugement devant lequel tous s'inclineraient?

Quoi qu'il en soit, répétons-le, le sourire de Nefertiti a conquis le monde entier et constitue un vivant défi aux contempleurs de l'art pharaonique. J.C.

LES HOTES DE L'EGYPTE



M. MAZARYK

Président de la République Tchéco-Slovaque

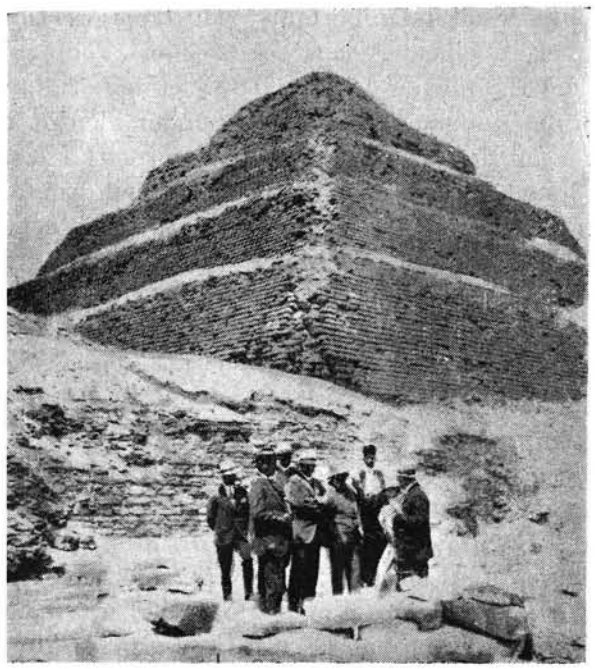
Philosophe, professeur, auteur, mais surtout **apôtre national,** M. Mazaryk a travaillé énormément avant la guerre, enseignant, étudiant, combattant de toute façon contre le régime autrichien. Pendant la guerre, et précisément pendant les pourparlers pour la paix, il est allé en Amérique où il a accampli des miracles d'adresse politique. Si la Tchécoslovaquie est aujourd'hui une nation, c'est à lui qu'on le doit surtout.

Président d'un gouvernement inexistant au moment de l'armistice, et résident à New-York, il a hissé le drapeau de sa patrie indépendante sur le toit du petit hôtel où il habitaït, devançant ainsi toutes les résolutions des Alliés.

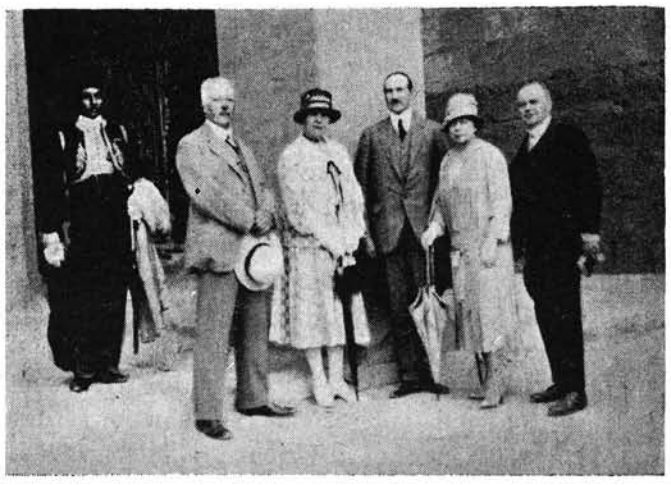
Il a travaillé plus que tout autre avec foi, amour et persévérance à l'union de la Tchécoslovaquie. Chef d'état accopmli, père d'une nation entière, son nom constitue aujourd'hui le symbole de l'union et de la liberté. Ennemi du bruit et de la réclame, il adore sa patrie et jouit de l'estime de tous ses concitoyens.

Tel est l'homme qui fut durant quelques jours trop brefs l'hôte de l'Egypte.

Devant la tombe de la Reine Hetep Heres, découverte par la Mission Américaine sous le Dr. Reisner. De gauche à droite : Dr. Harry Fett, Directeur Général du Service des Antiquités de Norvège, M. de Bildt, Ministre de Suède, la Baronne de Platen, le Comte Bernadotte, le Prince Eugène, le Dr. G. Reisner, M. Dunham, M. Wheeler, le Baron de Platen.



Pyramide à degrés de Sakkara. S.A.R. le Prince Eugène de Suède avec M. Cecil Firth, Inspecteur des Antiquités du Gouvernement Egyptien, et sa suite.



Au Tombeau du Sultan Barkouk, Tombeaux des Califes. De gauche à droite : Le Prince Eugène, Madame Devonshire, le Ministre de Suède, M. de Bildt, la Baronne de Platen, et le Dr. Fett.

Les Origines de l'Egypte Independante et Mohamed Aly

Depuis plusieurs années, sous les auspices de la Société Royale de Géographie, fondée par Sa Majesté le Roi Fouad 1er, quelques historiens français, François Charles-Roux, Edouard Driault et surtout Georges Douin, ancien lieutenant de vaisseau, ont entrepris de rechercher les documents de l'histoire moderne de l'Egypte depuis l'expédition de Bonaparte, et de publier des ouvrages fondés sur ces documents.

La tâche immense qu'ils se sont proposée — car il ne s'agit de rien moins que d'étudier les documents de toutes les archives, français, anglais, turcs, arabes, et, pour ces derniers, M. Deny, professeur à l'Ecole des Langues Orientales, de Paris, bibliothécaire de S.M. le Roi, rend les plus grands services — est, cela va sans dire, à peine commencée; elle est entreprise avec trop peu de moyens encore; mais déjà le labeur de ces savants a donné des résultats importants. M. Georges Douin, en particulier, a élucidé, dans ses premiers volumes, l'histoire de l'Egypte de 1801 à 1807 et les origines de la fortune de Mohamed Aly. Il va publier bientôt un nouveau recueil de documents, *L'Angleterre et l'Egypte en* 1807. Mais, avant même que ce recueil capital, dont les éléments sont puisés aux Archives de Londres (Record Office et Foreign Office), ait paru, et grâce aux documents déjà donnés par lui dans un autre recueil, nous pouvons nous faire une idée assez exacte de l'expédition anglaise de 1807, de son échec et de ses conséquences.

Sur la période de 1801 à 1807, nous avons, de M. Georges Douin, quatre recueils de travaux: 1o) *L'Egypte indépendante, Projet de* 1801 (Le Caire, 1924) (projet du général Yacoub, en français Jacob. 2o) *L'Egypte de* 1802 *à* 1804, *Correspondance des Consuls de France en Egypte*. (Le Caire, 1925, XV - 283 pages). 3o) *Mohamed Aly, pacha du Caire* (1805-1807). *Correspondance des Consuls de France en Egypte* (Le Caire, 1926, XXXII 239 pages). 4o) *L'ambassade d'Elfi bey à Londres* (octobre-décembre 1803, dans le *Bulletin de l'Institut d'Egypte,* t. VII, session 1924-1925, pages 95 à 126). *L'Angleterre et l'Egypte en* 1807 viendra bientôt, on a vu, compléter cette collection de recueils de documents ou d'articles. En tête de chaque recueil est une longue introduction, qui permet de s'orienter, et qui donne l'essentiel des faits, lumineusement enchaînés. Avec un tel guide on ne saurait s'égarer. Suivons-le dans l'exposition des origines de l'indépendance de l'Egypte.

L'Egypte moderne date de Bonaparte. C'est lui qui a réveillé l'Egypte de sa longue somnolence au milieu des sables du désert, comme il a réveillé l'Italie et pensé ressusciter la Pologne. Partout où il a passé, il a laissé une empreinte ineffaçable. Le 22 novembre 1801, le Premier Consul tout-puissant écrivait, au moment où les derniers soldats de l'armée d'Orient allaient revenir en France: «Enfin, ils rentrent dans leur patrie; ils y rentrent avec la gloire qui est due à quatre années de courage et de travaux; ils laissent à l'Egypte d'immortels souvenirs, qui peut-être un jour réveilleront les arts et les institutions sociales. L'histoire, du moins, ne taira pas ce qu'ont fait les Français pour y reporter la civilisation et les connaissances de l'Europe. Elle dira par quels efforts ils l'avaient conquise, par quelle sagesse, par quelle discipline ils l'ont si longtemps conservée, et, peut-être, elle en déplorera la perte comme une nouvelle calamité du genre humain.»

L'expédition française d'Egypte ne fut qu'une phase de la grande lutte de la France et de l'Angleterre, qui domine l'histoire du monde, de 1793 à 1815. A partir de ce jour, l'Egypte, placée sur la route des Indes anglaises, fut, particulièrement de 1801 à 1807, un des champs de rivalité entre la France et l'Angleterre, en Orient. Tous les évènements, tous les faits, même secondaires, ne s'expliquent, ne prennent vie, que si l'historien les rattache à ce grand duel des deux plus puissantes nations de l'Europe.

Entre les deux grands champions, quel pouvait être le rôle de l'Egypte? D'abord, l'Egypte était une possession de l'Empire Turc. Mais cette possession un peu lointaine, gouvernée par un vice-roi résidant à la citadelle du Caire, se trouvait, en réalité, à la discrétion d'une féodalité militaire, les beys Mamlouks, qui tenaient sous leur domination la Haute-Egypte et le Delta, et venaient parfois camper jusqu'à Gizeh et à Boulak, laissant tout juste Le Caire au représentant de la Porte. Bonaparte, en battant les beys, avait porté un coup fatal au prestige de ces chefs; ils ne devaient pas s'en relever. Mais, comme on le verra, ils avaient la vie dure, et puis ils allaient être aidés du dehors.

Les Egyptiens patriotes — il y en avait à cette époque, et le général Jacob, le copte Mo'allem Yacoub, né à Mellaoui, dans le Saïd, et passé dans l'armée française, en fut certainement un, et des plus notoires — se demandaient comment, dans le grand conflit entre Anglais et Français, et au milieu de l'anarchie mamlouk, l'Egypte pourrait parvenir à l'indépendance et à un régime d'ordre. De là le projet que Jacob, parlant certainement au nom de beaucoup d'Egyptiens éclairés, les notables coptes, et peut-être même d'une partie des cheiks et des ulémas du Caire, fit tenir à Joseph Edmonds, capitaine du navire qui devait le conduire en France et sur lequel il mourut, six jours après son départ. La crainte de Jacob, c'est que, dans la ruine qui ménace l'Empire ottoman, l'Egypte ne tombe dans les mains de la France ou dans celles de l'Angleterre; il espère que les deux puissances se neutraliseront dans leur ambition, et qu'ainsi l'Egypte gagnera l'indépendance. Mais sa situation, pense-t-il, *l'assujettira* «pour ainsi dire à l'Angleterre, qui a le sceptre des mers qui l'entourent. Les Français, continue-t-il, ne sont pas aimés». Ainsi «tout, conclut-il, jusqu'à l'esprit qui anime les habitants de l'Egypte, surtout après qu'ils auront pu apprécier les Anglais, prouve que l'*Egypte indépendante* ne peut qu'être très favorable à l'Angleterre, que politiquement elle doit, sinon soutenir son indépendance, du moins la

permettre, vu l'état de choses à venir». Telles étaient les idées qu'une *légation égyptienne,* établie à Paris, dirigée par les notables d'Egypte, coptes ou musulmans, devait faire prévaloir auprès de l'Angleterre et de la France; il s'agissait d'abord d'arracher l'Egypte à la Porte, «d'affranchir d'une manière quelconque les Egyptiens du joug qui pesait sur leur malheureuse patrie», et de mettre d'accord la France et l'Angleterre sur le gouvernement et sur l'indépendance du pays.

Ce n'était là qu'un rêve. En attendant, l'Egypte, après le départ des troupes françaises, est plongée dans la plus complète anarchie.

La Porte est représentée par le vice-roi Khorew-pacha et par des troupes d'Albanais, dispersés dans le Delta, qui semblent se monter à 16.000 hommes; mais tous ces soldats sont mal armés, sans discipline, toujours avides d'argent et pillards, prêts à la révolte, au moindre retard de la solde. Les Turcs n'occupent que Le Caire et la Basse-Egypte. La Haute-Egypte, depuis les portes du Caire, et le Fayoum sont le domaine de chasse des Beys, Bardissi, Elfi, Ibrahim, etc.; ils ont des soldats mamlouks, originaires de Géorgie et de Circassie, au nombre de 3000 à 4000, très braves, qui ont battu les Turcs en plusieurs rencontres, mais toujours prêts, eux aussi, aux exactions; à eux s'ajoutent 6000 Arabes; et, dans cette armée, déjà si composite, se rencontrent 80 déserteurs français, qui desservent l'artillerie. Le pays est sans cesse traversé par des bandes de Mamlouks ou d'Albanais qui se font la guerre, et qui s'accordent tous dans le pillage des fellahs cultivateurs des campagnes et des négociants, indigènes ou étrangers, des villes.

De Français, après l'évacuation, il n'en est guère resté: à peine en compte-t-on un millier, négociants, employés, voire déserteurs. Les Anglais, longtemps après le traité d'Amiens, qui imposait l'abandon de l'Egypte et de Malte, occupent encore, au début de 1804, Alexandrie: le général Stuart y commande à 4500 hommes. Ils cherchent à y rester le plus longtemps possible. Ils intriguent avec les beys mamlouks et ils se préparent peut-être, par leur diplomatie, des moyens de retour; ils savent l'importance de l'Egypte, pour leurs relations commerciales dans la Méditerranée orientale, et toute celle qu'elle prendrait comme lien entre la métropole et les Indes.

En effet, même après Amiens, les Anglais soutiennent les beys mamelouks, qui les ont aidés dans leur lutte contre les Français. Ils essaient de leur ménager un accommodement avec la Sublime Porte, qui voudrait bien écraser définitivement les beys et reprendre possession pleine et entière de l'Egypte. Mais les Anglais ne veulent pas d'une forte domination turque. Ils préfèrent l'anarchie égyptienne, qui leur permettrait de commander. Aussi entretiennent-ils des relations constantes avec les beys, surtout avec le plus intelligent et le plus habile d'entre eux, Elfi. Sans le reconnaître en droit comme un ambassadeur, ils le reçoivent à Londres, d'octobre à décembre 1803, et, comme ils ne peuvent accorder tous les honneurs officiels à un sujet révolté de la Porte, avec laquelle ils sont en paix, ils lui ménagent une rencontre, toute fortuite en apparence, avec le roi d'Angleterre. Elfi visite tous les grands personnages et excite partout un vif intérêt, mais il n'oublie jamais sa mission et rappelle sans cesse aux ministres les services rendus par les beys à la cause britannique, afin d'obtenir des secours militaires et un solide appui politique auprès de la Porte.

Les beys se trouvaient, à ce moment même, vainqueurs en Egypte; mais leurs victoires, ils le sentaient bien, étaient sans lendemain; leurs ressources en hommes et en argent s'épuisaient; sans argent, pourraient-ils longtemps retenir les troupes criant toujours après la solde? Les ministres anglais étaient prêts à les sauver et à maintenir ainsi en Egypte une anarchie utile à leurs intérêts. Le ministre des Affaires Etrangères écrivait à Elfi bey, le 15 décembre 1803: «J'ai la très grande satisfaction d'assurer Votre Excellence que Sa Majesté est parfaitement convaincue de la conduite splendide et des services fidèles que les beys ont rendus en agissant de concert avec les forces britanniques en Egypte, et que Sa Majesté va immédiatement employer ses bons offices et son influence près la Sublime Porte, par le canal de son ambassadeur à cette Cour, pour amener une réconciliation entre les beys et leur légitime souverain, son bon et fidèle allié, et qu'elle s'employera également à rétablir les intérêts des beys en Egypte sur une base non moins avantageuse que celle où ils se trouvaient à l'époque où les Français envahirent le pays».

Ainsi, en 1803, le parti anglais est très fort, ayant pour lui les beys qui occupent l'Egypte et même Le Caire; le parti de la Porte reste faible; le parti français s'efforce d'améliorer sa situation, très difficile encore; il est dirigé par des hommes habiles, dont nous avons les dépêches; c'était alors le consul Mathieu Lesseps, auquel allait bientôt succéder Drovetti, à Alexandrie. Les consuls Français, étaient en rapports constants avec l'ambassade de Constantinople, gérée par le général Sebastiani; et ils avaient au Caire un représentant, qui fut, lorsque Lesseps quitta l'Egypte, en octobre 1804, un notable, Mengin, de qui nous pouvons lire de nombreuses dépêches qui dénotent un homme actif et clairvoyant.

Qu'allaient faire les consuls Français et l'ambassade de Constantinople après la rupture du traité d'Amiens survenue en mai 1803, un an environ après la paix qui avait donné tant d'espérance? Napoléon ne pensait plus à l'Egypte. Il y avait pourtant des intérêts français dans ce pays, intérêts commercieaux et surtout politiques et moraux, qu'il était impossible d'abandonner. Le gouvernement n'envoyait point d'instructions à ses agents d'Orient. Ce sont ces agents eux-mêmes, qui, avec un patriotisme clairvoyant, s'efforcèrent de sauvegarder les intérêts de la France: à Constantinople, Sebastiani et Parandier; à Alexandrie et au Caire, Mathieu Lesseps, puis Drovetti, enfin Mengin. Ils surveillaient les événements et essayaient d'en tirer profit, renseignant régulièrement le ministre des relations extérieures de Napoléon, Talleyrand.

Or, dans l'anarchie où l'Egypte se débattait, perçait une lueur d'espoir. Dès 1804, parmi les troupes indisciplinées d'Albanais au service de la Turquie, se révèle un chef, un vrai chef, Mohamed Aly. Le vice-roi, Kourchid Pacha, est sans pouvoir réel, enfermé dans sa

citadelle du Caire. La force est entre les mains des Albanais et de Mohamed Aly. Il chasse les beys mamlouks du Caire; il commence à vouloir mettre un peu d'ordre dans la ville.

La fortune de Mohamed Aly ne cesse de grandir. Il lutte contre les Mamlouks dans le Saïd; et, alors que les troupes turques du vice-roi Kourchid pacha ont échoué lamentablement, Mohamed Aly, avec ses Albanais, bat complètement les beys mamlouks à Minieh (mars 1805). Inquiet de cette victoire, Kourchid appelle de Syrie des troupes turques (29 mars). Ce seront des pillards de plus dans ce malheureux pays. Mais les exactions des Turcs amènent une intervention de Mohamed Aly en faveur des habitants et des cheiks du Caire, si souvent opprimés. Mohamed Aly réussit à rétablir quelque discipline parmi ses Albanais; il apparaît vraiment maître de la situation. Jaloux, le vice-roi veut éloigner Mohamed Aly, en le nommant pacha de Djeddah. Alors éclate une émeute, fomentée par le chef des Albanais. Les soldats albanais réclament le paiement de leur solde. Kourchid promet. Comme il n'a pas d'argent, il frappe d'impôts redoublés les habitants du Caire. Ceux-ci refusent de payer. Kourchid tombe dans l'impopularité la plus complète. Mohamed Aly, qui a préparé cette situation, en tire tout le profit qu'il peut; il flatte les cheiks et les habitants du Caire, qui déposent Kourchid, et se fait proclamer geuverneur de l'Egypte (12 mai 1805). Puis les cheiks et les ulémas du Caire demandent au Sultan de confirmer cette nomination, de reconnaître cette révolution. En attendant, ils tiennent les Cairotes sous les armes.

Mohamed Aly prend son temps, ne veut triompher ni trop, ni trop vite. Il craint les retours de fortune. Il voit les beys encore puissants en Haute-Egypte; il les sait soutenus par les Anglais; tout danger n'a pas disparu, même après Minieh. Il veut donc ménager le vice-roi Kourchid et le Sultan. La Porte est très embarrassée. Comme elle ne connaît guère la situation, elle envoie un délégué, qui verra qui est le plus fort, de Kourchid ou de Mohamed Aly, et qui conférera, en connaissance de cause, le pachalik du Caire. Le délégué arrive. Il trouve Kourchid confiné dans la citadelle, mollement assiégée, d'ailleurs, par Mohamed Aly. Mohamed est maître de la ville et populaire. Alors Kourchid est déclaré déchu, et Mohamed Aly investi d'un firman. Pourtant Kourchid ne se soumet pas; il correspond avec les beys. Alors Mohamed Aly, investi par la Porte, emploie la force. Enfin Kourchid cède.

De ce jour, la politique des Européens se précise. Les Français voient en Mohamed Aly un homme d'ordre; et, ayant contre eux les beys depuis l'expédition de Bonaparte, ils essaient de s'appuyer sur Mohamed Aly, vainqueur des beys, et dont ils veulent faire un ennemi à mort des beys; c'est le dessein de Drovetti, l'habile consul d'Alexandrie, et de l'ambassade de Constantinople. Drovetti tremble à l'idée que Mohamed Aly pourrait bien traiter partiellement avec le plus puissant des beys, l'Elfi (février 1806, dans une dépêche très importante). Les Anglais ont lié partie avec les beys. «Ils versent, dit Parandier, l'or à pleines mains dans une contrée qu'ils convoitent, dans le dessein de joindre, par elle, comme chaînon intermédiaire, les grandes Indes à l'Europe».

Le parti anglais s'agite en Egypte et à Constantinople. L'Elfi a intrigué, de son côté, à Constantinople, où l'on craint plus Mohamed Aly que les beys. Le capitan pacha part pour Alexandrie avec une petite escadre, et envoie à Mohamed Aly un firman qui lui offre le choix entre Salonique et Candie. Mohamed Aly refuse, se fortifie au Caire, essaie de débaucher les troupes de l'Elfi, laisse ce bey s'épuiser au siège de Damanhour, se fait réclamer à la Porte comme gouverneur du Caire par les cheiks et les notables de la ville; recherche l'appui de Drovetti et de l'ambassadeur français à Constantinople; enfin se rapproche du capitan pacha, qui, comprenant toute la puissance de Mohamed, n'insiste plus, et se contente, en bon Turc, de lui soutirer de l'argent. Quant à Drovetti, il amuse les beys de la Haute-Egypte et les maintient dans l'inaction; d'autre part, il débauche beaucoup d'Osmanlis, partisans de l'Elfi. Drovetti agit toujours sans instructions de son gouvernement; Talleyrand, dans une dépêche de mai 1806, avait recommandé seulement d'observer l'Egypte; c'était tout. Les grands événèments, ajoutait-il, se déroulent ailleurs. Il faut donc remarquer d'autant plus l'activité de l'ambassade de Constantinople et du commissaire français à Alexandrie: de Sebastiani, de Parandier, surtout de Drovetti et de Mengin, qui, tous se trouvant sur place, ou à proximité des événements, étaient mieux à même de comprendre les intérêts permanents de la France en Orient. Drovetti, dans sa clairvoyance tout italienne, avait bien jugé le pacha: «Cet homme, écrivait-il en décembre 1806, a des idées gigantesques, et il est dommage qu'il se trouve à la tête d'une milice avare, lâche et indisciplinée. Il en tire pourtant tout le parti possible ainsi que des moindres circonstances qui se présentent favorables à sa situation».

Cependant les beys sont désunis et manquent d'argent. Ils n'en ont pas assez pour débaucher la garnison de Minieh; car, en ce pays anarchique, les troupes sont au plus offrant. Puis, l'un après l'autre, les principaux beys mamloukss disparaissent de la scène: en décembre 1806, Osman bey el Bardissi, le plus brave chef mamlouk; en janvier 1807, Elfi bey, «événement si important pour la tranquillité future de l'Egypte», écrit Drovetti. Les Mamlouks et les Arabes abandonnent le successeur de l'Elfi et se donnent à Mohamed Aly.

C'est dans ces circonstances que les Anglais, voyant la Porte singulièrement affaiblie, et redoutant la jeune puissance de Mohamed Aly, entreprirent une expédition sur Alexandrie, occupé sans résistance, et sur Rosette. Ils n'avaient que 5 à 6000 hommes. Ils comptaient évidemment sur les troupes des beys. Les Anglais déclaraient qu'ils n'étaient descendus en Egypte que pour empêcher les Français d'y revenir ,ainsi parlait le major Missett; or, en 1807, après Eylau, il ne pouvait être question d'une nouvelle expédition française en Egypte; Napoléon avait d'autres desseins et jamais peut-être il n'en eut de plus vastes. Réduits presque à leurs seules forces, les Anglais échouèrent lamentablement devant Rosette, où ils firent de grandes pertes.

Les beys, affaiblis, attendant tout d'un accommo-

dement avec Mohamed Aly, ne voulaient plus s'appuyer sur les Anglais, devenus impopulaires, comme tout envahisseur, et désormais sans prestige, chose encore plus grave en Orient.

Dans ces conjonctures, Mohamed Aly ne court pas d'abord à Alexandrie. Il tente un accord avec les beys. Il désire la médiation de la France. Mais Drovetti n'a pas d'instructions et s'en plaint. Las d'attendre, il envoie Mengin auprès des beys du Saïd. Mais les négociations avec les beys ne donnent aucun résultat. Cependant les Anglais se retranchent à Alexandrie et y reçoivent des renforts; ils ont, en juillet 1807, 5 à 6000 hommes. Ils veulent attaquer de nouveau Rosette, et ils espèrent encore dans les Mamlouks d'Ibrahim bey, successeur de l'Elfi. Mais les beys repoussent toutes les avances des Anglais, sous l'influence des Français, qui, pour la première fois, réussissent à les mettre du côté de Mohamed Aly et de l'intérêt général du pays.

Mohamed Aly peut alors penser à Alexandrie et aux Anglais. Ira-t-il faire contre eux une expédition coûteuse? Il n'en a pas les moyens. Et puis, suivant sa coutume, il ne veut pas trop se lier aux Français, et il use de diplomatie. Se servir des Français contre les Anglais, et des Anglais contre les Français, jouer de la rivalité éternelle des deux nations pour demeurer le maître, se délivrer définitivement de la Porte et assurer au pays son indépendance, tel est le dessein du pacha. Il fait donc avec les Anglais un accommodement; il recouvre Alexandrie; en échange, il concède des avantages commerciaux. En expulsant les Anglais, il rendait à la Porte un grand service, dont il pourrait plus tard se prévaloir pour réclamer, moyennant un tribut, son indépendance de fait.

Après l'évacuation de l'Egypte par les Anglais, tous les Européens furent maltraités, même le consul français Drovetti (octobre 1807). Les soldats reprirent leurs vieilles habitudes d'indiscipline et de pillage. L'insécurité était générale. Mohamed Aly avait beaucoup à faire pour rétablir l'ordre. Mais il avait déjà montré qu'il en était capable. Les années de premier établissement étaient passées. Le règne, le long et grand règne de Mohamed Aly allait vraiment commencer.

Les documents anglais — il y en a déjà quelques-uns dans le recueil *Mohamed Aly pacha du Caire* (1805-1807), notamment des lettres du général Stuart et du major Missett — qui seront publiés dans le prochain recueil de M. Georges Douin sur l'expédition de 1807 fourniront de nouveaux détails et permettront de contrôler les documents français.

Ce contrôle est la partie essentielle de l'œuvre historique. Quand nous aurons sur le même ensemble de faits des documents de provenance diverse, le travail sera très avancé; la synthèse sera toute preparée, et surtout elle sera solide. Sans cette tâche énorme, rien de définitivement assuré. Le tableau que, grâce à M. Douin, nous avons présenté de la vie de l'Egypte de 1801 à 1807, recevra ainsi sans doute bien des corrections et des retouches.

L'œuvre à entreprendre est, on le voit, de longue haleine. Il y faut toute une génération d'historiens, rompus au travail, dans les archives, ne regardant ni au temps ni à la peine. M. Georges Douin est de ceux-là. Les recueils de documents qu'il a composés sur les premières années de Mohamed Aly, le travail dont nous parlerons un jour, qu'il a publié sur les frégates de Mohamed Aly en 1826, son recueil sur la correspondance de Boislecomte en 1832-33, en préparation, d'autres encore, enfin et surtout sa belle histoire de *Navarin,* qui est sous presse, grâce aux soins du Ministère Français de la Marine, et qu'il nous a été donné de lire avant l'impression, établissent définitivement sa réputation d'historien, d'historien de la marine et d'historien de l'Egypte.

Nul ne doute qu'avec des hommes aussi précieux le goût de l'histoire moderne ne se développe en Egypte et qu'un jour ne puisse s'établir un organisme semblable à ceux dont sont dotées toutes les nations civilisées de l'Europe, pour promouvoir les études historiques qui, mieux peut-être que toutes autres, sont le plus capables de contribuer à l'essor de l'esprit national d'un peuple.

PHILIPPE SAGNAC

Professeur à la Sorbonne
et à l'Université Egyptienne.

BRINDILLES

La beauté d'être jeune, c'est de posséder le sentiment que l'on apporte avec soi quelque chose de nouveau.

Le geste naturel est large et libre.

La bêtise naît souvent d'une bonté raffinée.

La vraie conquête de l'homme, c'est l'esprit dans la matière.

L'idéal de toute femme, c'est le cœur et la chaumière.

NIZZA.

Demandez un spécimen de notre revue - - - - - - - LISEZ-LA

Si vous approuvez notre initiative - - - - - - AIDEZ-LA

Faites-nous parvenir votre souscription

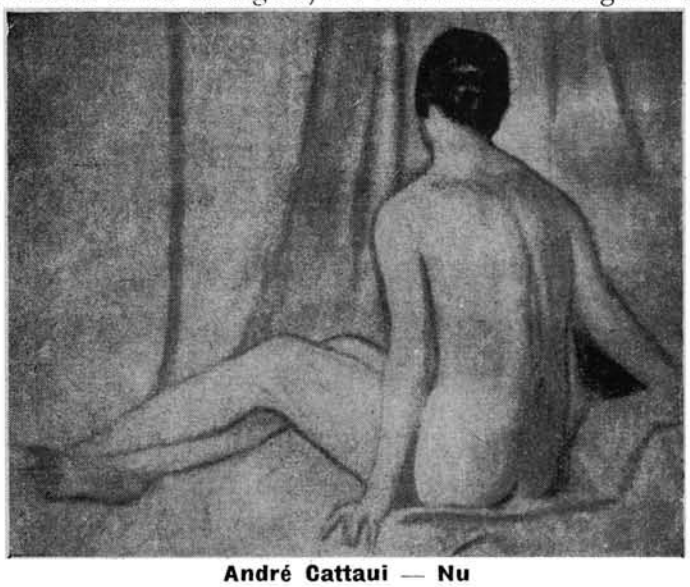
ANDRÉ CATTAUI

En ce temps là se réunissaient dans un mystérieux atelier du Caire, au fond d'un jardin mi-abandonné au coin de la Rue Antikhana et de la Rue Champollion une pléiade de jeunes intellectuels. On y écoutait de la musi-

André Cattaui — Donna Conchitta Pilar

que, on y échangeait des idées et quelques peintres y montraient leurs derniers travaux. Il y avait là Bilibine l'admirable décorateur byzantin, Pausinger le portraitiste élégant, Naghi, Constantinovsky, Boeglin Bréval. A ces habitués venaient se joindre parfois Caneri, Thuile, Sintès, Said, Bonjean, Mogadam, Gavasi.

Alors qu'une vague de modernisme pareille au vent du Nord soufflait dans l'Atelier d'André Cattaui, alors que Constantinovsky fascinait quelques mondains avec ses admirables portraits cubistes balafrés et borgnes, alors que le sympathique et jeune Boeglin les ahurissait avec ses arbres et ses escargots, ses maisonnettes indigènes aux



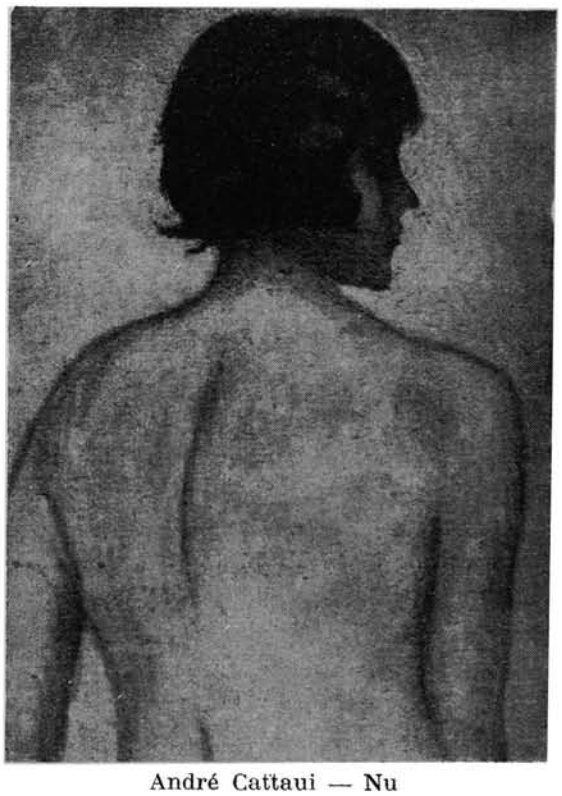
André Cattaui — Nu

airs penchés de Tours de Pise et ses ciels calicot bleu, Cattaui, maître de céans, continuait sous le regard ironique du Barbare à dessiner minutieusement, classiquement, un plâtre jaune ou quelques fruits moisis...

Depuis, poursuivant la route qu'il croit être celle de l'art sain et puissant, le jeune artiste a suivi avec persévérance les séances de nombreux Ateliers de Madrid employant toutes les heures de liberté que lui laissaient ses fonctions à la Légation d'Egypte, pour développer sa vision.

Les peintres espagnols du Musée du Prado ont été ses maîtres favoris et les contemporains si vivants, si personnels sont les modèles qu'il a pris pour guides. Je l'ai rencontré un jour d'automne gris sortant de l'Atelier du génial Sorolla enthousiasmé des œuvres de ce maître de la lumière. «Voilà, me dit-il, la voie pour nous autres égyptiens: peindre la lumière de notre pays comme Sorolla a su faire chanter le soleil de Valence. Pourquoi chercher à styliser à la manière des cubistes; cet art naturel est plus réconfortant et donne plus de joie. Je désire travailler avec acharnement et patience pour devenir un maître de la forme et saisir comme ce grand espagnol d'un seul coup de brosse tout un modèle».

Parmi les nombreuses toiles et études que j'ai trouvées accumulées chez lui j'ai choisi ce portrait de Conchitta, captivante Madrilène au regard aigu, couronnée



André Cattaui — Nu

de son peigne comme d'un auréole... elle a cette royauté des belles filles d'Espagne.

J'aime ces études de nus dont la reproduction ne donne malheureusement qu'une idée imparfaite. La photographie qui saisit si bien certains effets de lumière artificiels est incapable encore, de reproduire la vie que certains peintres jettent sur leurs toiles pour faire vibrer un dos ou faire sourire une chair. Cattaui est aujourd'hui dans le secret des Dieux; les portraits qui tapissent son atelier sont les résultats de cette vision nouvelle et les chairs qu'il peint semblent pétries avec le suc des fleurs. Cattaui est un jeune diplomate dont l'Egypte peut-être fière; il est sur le point de quitter Madrid où il laisse des admirateurs et des amis.

AHMED RASSIM.

LE DERNIER ROMAN DE PAUL BOURGET (*)

par ROBERT LE BIDOIS

Paul Bourget ne jouit pas d'une excellente réputation auprès d'un certain nombre de « jeunes », en France ou ailleurs, qui préfèrent à ses romans sérieux l'amusement factice, le clinquant à prétentions littéraires que nos auteurs à la mode nous offrent si prodigalement aujourd'hui. Parce qu'il est un observateur attentif et un psychologue averti, on le juge volontiers « vieux jeu ». Parce qu'il pense et fait penser, on est bien près de l'accuser de pédantisme. Enfin, parce qu'il conclut à un ordre social garanti par la monarchie, on le traite franchement de réactionnaire. Qu'il nous soit permis cependant, malgré qu'en aient ces délicats, de prendre plus d'intérêt à ses ouvrages solides et à ses constructions puissantes, qu'aux élucubrations de quelques uns de nos «gens de lettres», auxquelles la publicité s'efforce de faire une réclame aussi tapageuse qu'incongrue. Dieu merci, il existe encore sur notre globe bouleversé quelques amis de l'ordre et de la réflexion, pour qui, — selon le mot de Pascal, — toute la dignité de l'homme consiste en la pensée. Nul ne me reprochera de rattacher Paul Bourget à cette noble famille des penseurs, qui s'éteint peu à peu comme toute vraie noblesse. Il n'est pas un de ses livres qui ne contienne quelque idée profonde et qui ne l'expose dans la trame d'une affabulation captivante. Ce psychologue connait aussi bien les ressorts du cœur humain que l'art de poser des personnages représentatifs, d'inventer une intrigue attachante, et de composer, en fin de compte, un roman qui plaise à l'imagination tout en excitant fortement l'intelligence.

Je n'en veux pour preuve que son dernier roman, intitulé *Nos actes nous suivent*. C'est l'histoire d'une faute grave, commise jadis par Georges Fresnelay, et des efforts que fait son fils Patrick pour expier et racheter la faute paternelle. Le problème de la responsabilité et du rachat y est exposé en termes d'une indiscutable clarté, et il est résolu dans le sens du dogme catholique.

Georges Fresnelay, chimiste de grande valeur, est l'inventeur d'un explosif puissant, dont il a donné, sous la Commune, la formule aux insurgés parisiens. Un jour de mai 1871, une foule en délire croit reconnaître dans un passant du nom de Croissy, Fresnelay « l'incendiaire ». Elle s'empare du faux Fresnelay et le précipite dans la Seine, sans autre forme de procès. Le vrai Fresnelay assiste, muet et impuissant, à cette horrible scène. Mais bientôt, pour éviter d'être reconnu et arrêté, il part pour l'Amérique où, sous le nom de Muller, il établit une usine de produits chimiques, et se marie à une brave irlandaise. Ce n'est qu'après sa mort que son fils Patrick découvre, caché dans un tiroir, le cahier où il a raconté son crime et son affreux remords. Toute l'énergie du jeune homme se concentre alors sur ce but : réparer la faute de son père. Il va donc en France, où il réussit à retrouver la famille du malheureux Croissy. Sa petite-fille, Marie-Jeanne Croissy, tient à Paris une modeste librairie, où fréquentent des bolchévistes russes. Les Péreuse, doctrinaires du communisme, sont les hôtes assidus de cette officine révolutionnaire. On y suit passionnément, — nous sommes maintenant en 1910, — le procès de Sitnikoff, qui a tué un général russe. Condamné à mort après l'éloquente accusation du député Dréard, Sitnikoff s'empoisonne en plein prétoire. Marie-Jeanne qui a assisté à ce procès en a été profondément impressionnée. Contaminée du reste par les idées subversives des théoriciens de la révolution, et révoltée contre ce Dréard qui prépare une loi sur les étrangers, la jeune fille réussit à frapper le député d'un coup de couteau. Cependant Patrick, soucieux de racheter la faute paternelle et ignorant l'auteur de l'assassinat de Dréard, a envoyé aux dames Croissy, dans une lettre anonyme, une somme de 100.000 francs, pour réparer le tort causé par son père. En même temps il fréquente plus assidûment la librairie et ne tarde pas à s'éprendre de Marie-Jeanne, dont la grâce et la modestie l'avaient tout d'abord attiré. Au cours d'une conversation intime, il lui demande sa main. C'est alors que la jeune fille lui avoue brusquement qu'elle a tué Dréard. Patrick, qui s'est donné pour tâche de réparer, persiste malgré tout dans son dessein d'épouser Marie-Jeanne, et pour lui montrer qu'elle a toujours son estime, il lui fait lire le manuscrit où son père a raconté sa triste histoire. La jeune fille comprend enfin « toute la vérité ». Dans une lettre aussi sobre qu'émouvante, elle annonce à Patrick qu'elle a décidé de racheter son crime, à elle, tout de même qu'il a racheté, lui, le crime de son père. Le cœur brisé, mais la conscience rassurée pour jamais, Patrick quitte la France, ayant accompli sa mission, tandis que Marie-Jeanne, convertie, entre chez les sœurs de l'Assomption et consacre désormais sa vie à soigner les pauvres.

Tel est ce roman où l'on retrouve la construction solide, architecturale des chefs-d'œuvre de Bourget. Un grand drame de famille avec deux crimes, encadrés entre deux tragédies sociales : l'année terrible et le bolchévisme russe. Une admirable confession, celle de Georges Muller, dans la première partie à laquelle correspond, à la fin du roman, la confession de Marie-Jeanne. Et parmi tout cela quelques tableaux de maître : la Commune, la vie universitaire anglo-saxonne, un procès retentissant, l'agitation révolutionnaire d'avant-guerre, avec la tragique et formidable silhouette de Lénine à l'arrière-plan. Il y a là tous les éléments d'un film excellent et pathétique.

Mais le véritable intérêt de ce roman n'est pas tant dans l'aventure ou dans la peinture d'une société troublée que dans la thèse qu'il renferme, et dans les idées qu'il propose à notre réflexion. *Nos actes nous suivent* : dès l'abord, le titre du livre nous en indique la portée véritable et le sens profond. Nos actes nous suivent, parce qu'ils sont le produit de notre liberté, l'image de notre moi profond, et non pas, comme une philosophie récente voudrait

(1) **Nos actes nous suivent,** 2 vol. Plon éditeur, Paris.

le faire croire, de simples épiphénomènes déterminés par des causes extérieures à nous-mêmes.

Malgré son incroyance foncière, Georges Fresnelay, en bon scientiste qu'il est, comprend comme William James, que le réel dépasse notre observation et que le déterminisme psychologique ne peut expliquer toutes les causes de nos actes. Ils contiennent en effet un élément imprévisible qui est notre liberté et qui crée par conséquent la responsabilité. Mais, du même coup, le problème s'élargit singulièrement.... « Notre vie spirituelle ne vient pas de nous, écrit-il en marge d'une de ses lectures.... Il existe donc une énergie spirituelle à laquelle nous nous rattachons, tout en restant nous. Le rachat, la réparation, la rédemption, le repentir, autant de forces qui indiquent nos reprises de contact avec cette énergie spirituelle, à la fois étrangère à nous et consubstantielle à nous. »

On le voit, Bourget se révèle une fois de plus comme un disciple catholique du pragmatisme anglo-saxon. Il y aurait, pour le dire en passant, une étude intéressante à faire sur l'influence exercée par James et les pragmatistes sur Paul Bourget. J'ai montré ailleurs comment l'auteur du *Sens de la mort* avait appliqué à certains problèmes religieux le pragmatisme, doctrine de la vérité. Dans sa *Philosophie de l'expérience*, William James admet formellement l'existence d'expériences religieuses d'une nature spécifique. « Le croyant, dit-il, s'aperçoit que les parties les plus intimes de sa vie personnelle sont dans un rapport de continuité avec une vie de même qualité qui dépasse la sienne et qui agit dans l'univers en dehors de lui ; — une vie à bord de laquelle il peut, en quelque sorte, monter pour y trouver le salut, quand tout son être intérieur s'est brisé dans le naufrage. Bref, le croyant, — à ce que lui affirme du moins sa conscience — se continue dans un moi plus large d'où viennent s'épancher en lui des expériences libératrices ». Ainsi, l'action de la foi religieuse, toujours d'après le philosophe pragmatiste, comporte d'abord un premier moment, un chagrin, une inquiétude, un désir inassouvi ; puis une délivrance, une libération de l'âme, grâce à une communication avec une puissance supérieure ; enfin un enrichissement de vie intérieure. C'est par ces trois moments successifs que passe précisément Marie-Jeanne, dans la période qui sépare son crime de sa conversion.

Georges Muller n'a pas eu le temps de subir la même évolution. Mais voyez comment il s'achemine peu à peu vers la notion de Dieu. Sa femme, en mourant (d'un accident de chemin de fer), n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu ! qu'expions-nous ? » A cette question tragique, Georges Muller va s'efforcer de trouver la réponse. Et sa confession nous fait assister au travail de son esprit. Cette question, que signifie-t-elle ? D'abord : « Qu'il y a une Providence et qui permet nos fautes » ; ensuite, « que nous sommes responsables de nos actes ». Si la première affirmation est invérifiable, la seconde peut avoir une solution positive. Approfondissons l'analyse. Un premier fait, indiscutable, est l'identité du moi : Georges Muller, en changeant de nom, n'a pas changé de moi. Un autre fait, c'est que « nous avons conscience, quand nous agissons, non seulement de notre mouvement, mais de notre hésitation, mais du choix possible, et c'est la liberté ». Donc, « une responsabilité, c'est une dette, et celui sur qui pèse cette dette s'en libère en payant ». Mais si le coupable ne peut payer lui-même, c'est à ses descendants qu'incombe la tâche de réparer, de racheter.

Patrick Muller comprend bien le devoir qui se dégage pour lui de la confession de son père. Après l'avoir lue d'un trait, sa conclusion est faite : « Je mériterai pour lui ». Et il entreprend aussitôt le voyage de France pour réparer les torts graves causés par son père. Mgr. Rougier, qu'il est allé consulter, lui explique : « L'idée d'obligation suppose une personne qui est obligée et une personne qui oblige... La conscience morale implique un rapport entre notre esprit et un esprit supérieur qui nous a créés dans une certaine intention, qui nous voit, qui nous jugera : en un mot, toute la vie morale suppose Dieu ». De même que la souffrance n'a pas de sens si elle n'est un sacrifice et un rachat, le rachat et la responsabilité ne signifient rien en dehors de la religion catholique. Et le prélat dit encore : « Cette solidarité du sang, qui veut qu'un fils doive en effet payer pour son père, qu'est-ce autre chose qu'une illustration du dogme sur lequel repose tout le Christianisme : la réversibilité, le rachat du coupable par l'innocent ? » Ainsi, sans le savoir, Mgr. Rougier prononce les mêmes mots que s'était dits Patrick, se souvenant de son éducation catholique : « La communion des saints, qu'est-ce autre chose que cette réversibilité des mérites ? »

Mais qui pourra dire jusqu'où s'étend le cercle de la responsabilité ? Georges Muller avait écrit, dans sa confession : « Nous ne sommes pas seulement responsables de nos actes, mais de tous ceux auxquels nous nous associons ». Sa responsabilité, partant celle de son fils, est d'abord matérielle. A la mort du père de famille, les Croissy ont dû s'établir à Paris, après avoir vendu pour une bouchée de pain l'imprimerie qu'ils avaient à Nevers. Ruinées, ces pauvres femmes en furent réduites à ouvrir une petite boutique de librairie. La fille, livrée à elle-même, s'est laissé séduire par un officier, de qui elle a eu une enfant naturelle, Marie-Jeanne. Enfin, ces femmes désemparées, déracinées, ont prêté l'oreille aux théoriciens de la révolution prolétarienne et Marie-Jeanne, pour servir « la cause », en est venue à l'assassinat. Quelle terrible responsabilité ne pèse-t-elle pas sur les Muller? Pour réparer ces ruines matérielles et morales, les forces humaines sont insuffisantes, même celles d'un cœur honnête, soucieux de son devoir, comme Patrick. Et Mgr. Rougier a bien raison de dire que le rachat suppose un supplément de force qui dépasse l'effort humain et lui permet d'aboutir.

Racheter, c'est cette même nécessité qui s'impose à Marie-Jeanne, lorsqu'elle comprend toute l'horreur et toutes les conséquences de son crime. « Après l'acte horrible que vous connaissez, écrit-elle à Patrick, il ne me reste plus qu'à tout essayer pour effacer, pour racheter. C'est ce que votre père vient de me dire en me faisant entendre sa voix. Vous avez, vous, tout réparé pour lui. Tous les miens lui pardonnent par moi... »

Enfin, dans l'examen de conscience qu'elle fait au moment de quitter le monde pour se consacrer au service des pauvres, Marie-Jeanne se dit : « Il faut réparer, il faut expier. J'en sens, comme le père de Patrick, l'inapaisable brûlure et, comme lui, je sens que nous ne pouvons réparer

seuls, ni même avec l'aide du plus noble cœur. Patrick ne l'a pas pu... Nos actes nous suivent. Ils se prolongent dans le temps et dans l'espace avec la rigueur d'une loi scientifique. » Et elle ajoute : « Je veux espérer que cette vie consacrée à ceux qui souffrent rachètera l'âme qui souffre dans l'autre monde à cause de moi ».

Ce problème de la responsabilité, entraînant celui du rachat, Bourget s'y est toujours intéressé, et il l'a plusieurs fois abordé. Dès *Le Disciple*, étudiant la responsabilité morale et sociale du penseur, il nous avait montré que la conscience n'est pas seulement responsable de ses actes, mais encore des mille et une répercussion qu'ils peuvent entraîner chez les autres. On n'a pas oublié non plus ce magnifique *Drame dans le monde* qui est la tragédie d'une âme criminelle torturée par le remords, et qui offre d'ailleurs de singulières analogies, de forme et de fond, avec le roman que nous étudions ici. Après que sa femme lui eut avoué son crime (elle a empoisonné sa tante), le comte de Malhyver médite longuement sur ce qu'il appelle le « mystère du rachat ». Et cette méditation est un chef-d'œuvre de précision et de vigueur dialectique. Déjà, dans son « Journal intime » (qui correspond au cahier de Georges Muller), Malhyver s'était demandé s'il y a, au dessus de nous, un esprit qui nous connaisse et qui nous aime, un Dieu bon. Son « chemin de croix » le conduit à ce Dieu qu'il cherche : « Le rachat ? Ce terme signifie-t-il vraiment autre chose que notre désir, notre besoin d'oublier, d'effacer ? Non : effacer, oublier, ce n'est pas racheter. Un pardon est nécessaire, et un pardon régénérateur. Mais qui dit pardon dit quelqu'un qui pardonne. La régénération suppose un foyer d'énergie spirituelle où renouveler notre énergie à nous... Ce foyer, c'est Dieu, — s'il y a un Dieu. Mais s'il n'y en a pas ? Alors il n'y a ni Bien ni Mal, ni liberté ni âme, ni vie spirituelle. Il n'y a que du mouvement...» Le remords et la douleur sont inexplicables. « Le dilemme : ou Dieu, ou ce cauchemar.» A la fin du roman, Odette de Malhyver se confesse au prêtre du village (de même Marie-Jeanne, après son crime, revient à la religion). Odette prononce alors, presque mot pour mot, les paroles que Mgr. Rougier a dites à Patrick Muller : « Racheter, c'est ce que m'a répété tous les jours ce prêtre qui sait parler aux âmes. Toute la religion catholique est dans le rachat. Le Christ, c'est la Rédemption. »

En fermant les deux volumes de *Nos actes nous suivent* nous ne savons pas ce qu'il faut admirer davantage, de l'art du romancier qui nous a conté une si passionnante aventure, ou du talent du philosophe qui a su nous faire penser sérieusement sur des problèmes aussi élevés.

⁂

Ce roman se rattache tout naturellement à l'ensemble de l'œuvre de Paul Bourget. N'a-t-il pas été, toute sa vie, attiré par les cas de conscience et les questions morales ? A-t-il jamais cessé de subir, comme le Marsal du *Sens de la Mort*, la « hantise du problème moral ? » Il serait aisé de montrer que tous ses grands romans se ramènent à l'étude d'un cas de conscience personnel ou collectif et qu'ils sont, comme il l'a dit d'André Cornélis, des « planches d'anatomie morale ».

Ce que Bourget écrivait jadis à propos d'Emile Zola, on pourrait l'appliquer à lui-même : « Le principe de l'exactitude documentaire gouverne souverainement l'imagination de l'écrivain. Il veut amasser des faits réels, et il se soumet à cette réalité. En cela il est un savant. Mais en amassant ces faits, il les vit, si l'on peut dire. En cela il reste un artiste. Il a l'ambition de dégager les lois générales de l'activité humaine. En cela encore il est un savant ». Tout récemment, Bourget rappelait l'objet que s'était proposé Balzac dans sa *Comédie humaine* : « dresser l'inventaire des vices et des vertus de son temps, choisir les événements principaux de la société (contemporaine)... enfin tracer un tableau complet des mœurs de son époque pour en rechercher le sens », lequel se trouve dans le catholicisme. Cette profession de foi, l'auteur du *Divorce* ne pourrait-il pas l'avoir signée ? Il nous a donné la clef de son œuvre lorsqu'il l'a définie « une modeste contribution à cette espèce d'apologétique expérimentale... dont relèvent tôt ou tard... tous ceux qui étudient la vie humaine, sincèrement et hardiment, dans ses réalités profondes ». Je regrette de ne pouvoir montrer ici comment chacun des romans qu'il a publiés depuis trente ans ressortit à cette « apologétique expérimentale », qui confère à ses ouvrages leur vraie portée morale et philosophique. Ce que j'ai dit plus haut de *Nos actes nous suivent*, qui exposent le problème de la responsabilité et du rachat, fait assez voir, je pense, que ce livre s'insère bien dans la série des romans apologétiques de Paul Bourget.

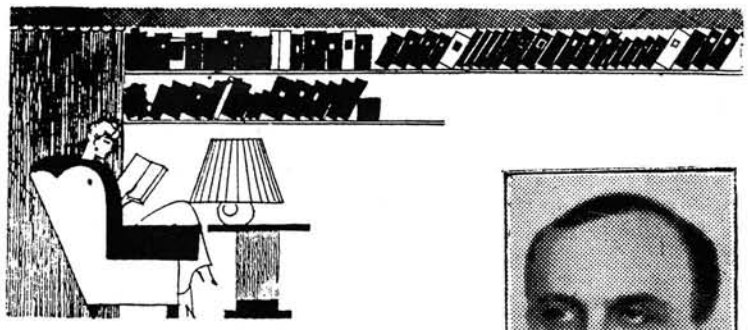
Reconnaissons d'ailleurs qu'à côté de mérites incontestables, cet ouvrage présente, comme la plupart des autres livres de ce romancier, de réels défauts. Une certaine raideur de composition, quelques invraisemblances dans l'intrigue (par exemple le crime de Marie-Jeanne, qui n'est pas suffisamment « amené »), un je ne sais quoi de conventionnel dans les caractères, bref un art où l'on sent un peu trop l'artifice, et le souci trop marqué de prouver une thèse. En outre, le style du roman n'est pas exempt de lourdeur ni d'incorrections. Il convient cependant de faire une remarque sur ce point : l'écriture artiste, pour aimable qu'elle soit, et séduisante, n'est pas le seul et unique style, hors duquel il n'est point de salut littéraire. Car le style n'est pas seulement l'habileté à charmer les sens par l'agencement de belles phrases harmonieuses, mais encore l'art d'exposer des pensées sérieuses et, selon l'expression de Moréas, « une haute façon de concevoir et d'exprimer simultanément et avec force, non quelque tour de main capable d'éblouir les demi-connaisseurs ». Donc, si la langue de Bourget pèche par plus d'un côté, on ne peut nier du moins que cet écrivain possède un style à lui, le style du roman psychologique. Et ceci n'est déjà point négligeable.

Mais là où il est vraiment maître, c'est dans l'étude des caractères et dans les peintures des maladies sociales. Il réussit toujours à situer ses intrigues dans le cadre d'une certaine époque et dans l'atmosphère d'une société déterminée. De ses observations, soigneusement classées, il sait dégager les lois générales qui leur donnent une valeur scientifique. Enfin, il excelle à mêler au récit d'une aventure emouvante les méditations les plus élevées sur la philosophie, la politique ou la morale, et à en tirer de fortes conclusions. « Du pathétique qui fasse penser » : toute son œuvre est résumée en cette formule qu'il en a donnée lui-

même. De fait, chacun de ses romans se lit passionnément, et ouvre un vaste champ à la réflexion. Et ce n'est pas là un mince mérite, à une époque où tant d'auteurs improvisés nous offrent, en quantité industrielle, des livres aussi dénués d'intérêt dramatique que de pensée vraie.

Un dernier mot. Par sa haute conception de son « métier » d'écrivain et son souci de toujours « servir », par sa constante préoccupation pour les questions sociales et morales, par son dévouement absolu à ses principes philosophiques, enfin par la magnifique sincérité de son esprit et la remarquable unité de son enquête sur l'homme et sur la société, Paul Bourget doit être considéré aujourd'hui comme le premier de nos moralistes sociaux. Il mérite ainsi le beau titre de « Maréchal de France littéraire » que Léon Bérard vient de lui décerner. Dans la confusion des lettres contemporaines et l'incohérence des idées qu'elles manifestent, Paul Bourget nous indique une direction, une lumière. Libre à nous de le suivre ou non. Mais il serait aussi ingrat de méconnaître la valeur proprement littéraire de son œuvre, qu'il serait imprudent de négliger sa portée morale et sociale. C'est ce que ce modeste article voulait montrer, ou rappeler.

ROBERT LE BIDOIS.



Notes sur quelques Livres

LES DOUCES FLÈCHES

par FRANCOIS DE BONDY (*)

Je vais, aujourd'hui, vous parler d'un roman délicieux, littéralement délicieux. François de Bondy est un des très rares écrivains qui, à l'heure actuelle, en France, sachent allier au rythme trépidant, de notre aujourd'hui la grâce des jours fanés — et parfumés — d'autrefois; il en résulte de petites oeuvres délicates, d'un goût raffiné, agréables au plus haut point, et toujours enrobées d'un peu de philosophie. C'est cela qui ajoute à leur charme fluide un je ne sais quoi que j'aimerais appeler l'essence de durée, — à retardement, hélas. — Je suis convaincu que d'ici quelques décades, un fouineur intelligent découvrira ces délectables récits, et nos enfants, ou nos petits-enfants en seront ravis. Ils nous en voudront aussi, probablement, ou nous plaindront, d'avoir laissé Bondy dans la pénombre tandis que Dékobra s'imprimait à un demi-million d'exemplaires. Le signataire de ces lignes a essayé, naguère, dans «l'Egypte Nouvelle», de faire connaître, en Egypte, François de Bondy; quelques amis l'ont écouté et en ont été heureux; mais la masse des lecteurs est dure à intéresser et d'un philistinisme exaspérant. On achète un livre, surtout, parce que tout le monde en parle. Eh! bien, parlez-en, des *Douces flèches* et de *Constance dans les cieux,* et du *Moqueur,* et de *Framboise Pépin,* et l'on finira, je vous assure, par vous en savoir gré.

Ce qui est le plus caractéristique chez de Bondy, c'est l'atmosphère dans laquelle baignent ses personnages, l'ambiance claire, limpide, tissée de lumière sereine et d'un brin de tendresse émue et retenue. Ce mélange peu usuel — presque contradictoire à doses plus élevées — enchante, autant que la pâte dont sont façonnés ses personnages, héros et héroïnes, celles-ci surtout; chaque volume nous présente quelque douce figure; matérialisation de féminités rêvées par le lecteur, mais non irréelles, elles nous touchent profondément; nous leur vouons pour toujours une nostalgique tendresse; elles portent en elles ce que nous avons le plus admiré chez quelques êtres que les vicissitudes de la vie, les hasards des rencontres, les voyages, nous ont permis de croiser sur notre route, et parfois souvent, d'aimer, de chérir. Je ne sais s'il en est de même avec les autres lecteurs de Bondy; quant à moi, j'ai presque vécu plusieurs de ses histoires, j'y ai pris part, peu ou prou. Constance? je l'ai rencontrée sur le Simplon, entre Venise et les Lacs. Et vous, Daisy, l'adolescente alexandrine, mon tendre et chaste flirt inoublié d'une traversée Alexandrie-Trieste, avant la guerre, n'êtes-vous point une proche, une très proche parente d'Aurore?

Je crains, avec ma maladresse, de déflorer ce roman ravissant, les *Douces Flèches,* en vous le racontant. Je me bornerai à vous recommander très chaudement de le lire; à votre tour, vous le prônerez; mais, n'en parlez qu'à ceux qui savent goûter la finesse, la sensibilité attachante, tout ce qui est délicieusement spirituel sans frivolité, ceux qui préfèrent les Tanagras aux cariatides et les miniatures aux tableaux en mètres carrés. Vous ferez une croisière de rêve le long des côtes d'Italie et de Grèce, sur le To-Kyma, avec quelques compagnons charmants dont notre vieil ami Périclès Volos, le sage, qui figure dans tous les romans de Bondy, et deux exquises enfants, Aurore (passionnante et suave Aurore!) et sa jeune soeur Isabelle (l'aube encore indécise).

En fait, tous les personnages, qui plus, qui moins, nous attirent irrésistiblement; encore que dessinés plutôt que peints, ils le sont avec le crayon d'un artiste sûr, d'un gentilhomme qui n'aime point appuyer, insister, sachant que trop de couleur choque et que la rutilance touche bien moins qu'une esquisse, qu'une ébauche pure et profondément compréhensive. Et sur tout cela flotte une légère ironie, tendre, élégante, de bon ton, une observation aiguë, exprimée avec mesure, et auréolée de grâce partout, à chaque page, et cet alliciant parfum de femmes-enfants quasi-parfaites, dont nous gardons, ravis, un souvenir attendri et durable.

T.-L.

(1) Bernard Grasset, Edit., Paris.

André Thérive vient de publier, coup sur coup, deux volumes fort différents l'un de l'autre, excellents tous deux. *L'essai sur Abel Hermant* (1) est un modèle du genre. Il y a là, accompagnée d'un portrait et de quelques pages autographiées de Hermant, une pénétrante étude sur l'âme et l'oeuvre de cet écrivain, qui nous fixe; nous y trouvons une vue d'ensemble d'une netteté parfaite sur sa féconde production qui n'est certes pas appréciée à sa valeur; ainsi que le dit fort bien Thérive, «Abel Hermant, sans être méconnu, figure peut-être parmi les écrivains qu'on pourrait dire moins célèbres que leur oeuvres». Des livres comme l'*Aube Ardente,* la *Journée brève,* les *Transatlantiques,* le *Caravansérail* et le délicieux *Eddy et Paddy,* pour ne citer que quelques titres au hasard, situent de suite leur auteur. Hermant a énormément d'étoffe en lui, et le don d'exceller dans la création de types et la peinture d'une époque; fait très rare, chez lui la quantité ne nuit pas à la qualité. Tout ce qu'il écrit attire par un ensemble de qualité qui fait de ses pages, toujours, quelque chose d'intéressant et d'agréable. Et c'est une oeuvre encyclopédique, une mine sans fond de portraits, d'évocations, d'histoires et d'histoire, d'anecdotes, de types et de paysages, et de moeurs, et de modes et d'époques. J'ai compté soixante-deux titres de volumes, en omettant le théâtre, et les innombrables chroniques éparses dans les journaux et non recueillies; tout cela est vibant, savoureux, extrêmement lisible et re-lisible. J'ai relu, à la suite de l'Essai de Thérive, et avec dilection, en dépit du temps, si inextensible, et de la matière à lire si incessante, quatre Hermants, que j'ai trouvés encore plus prenants qu'il y a quelques années.

Cet *Essai sur Abel Hermant* est, ainsi que je l'ai dit tantôt, un modèle à suivre; j'aimerais voir un éditeur entreprenant créer une Collection d'Essais pareils consacrés aux écrivains français les plus marquants de la période 1890-1920, par exemple; il faudrait cependant trouver, pour chacun des recueils, un Thérive pour ne tomber ni dans le dithyrambe ni dans l'éreintement, pour démontrer sympathiquement, mais consciencieusement, l'esprit et l'oeuvre de son patient, et nous le décrire avec autant de clarté et d'impartialité; il y a lieu de noter qu'Abel Hermant est un pur sceptique socialisant, et Thérive un bon catholique de droite; mais la politique ne l'aveugle pas; témoin également, sa belle étude sur Duhamel, parue naguère. Ce *fair play* rend encore plus sympathique ce jeune qui s'est déjà fait un nom dans les lettres françaises, et que la génération montante acclamera très probablement comme un maître incontesté.

Ce poète (ô les Poèmes d'Aminte!) cet essayiste, ce critique, manie le roman avec une sûreté, une dextérité étonnantes. *Les Souffrances Perdues* (2) qui vient de paraître est un livre remarquable, dans la plus pleine acception du mot et, comme tout ce qui mérite d'être remarqué, il ne l'est pas, ou, du moins, ne l'a pas été jusqu'ici; la vogue va à des inepties pimentées. Nous avons, cependant, dans ce volume, une étude de moeurs qui se rapproche terriblement du chef-d'oeuvre, du chef-d'oeuvre vrai. Prononcer le nom de Flaubert ou de Balzac à ce sujet n'est pas de l'exagération; j'ai senti, en lisant *Les Souffrances Perdues,* des bouffées de cet air sublime qui environne les sommets. C'est une histoire triste, grise, peinte en grisaille. Un relief étonnant vous montre quelques types provinciaux de la petite noblesse et de la bourgeoisie, tellement «parlants» de vérité qu'on fait effort à ne pas croire les avoir rencontrés dans la vie réelle. Cela est mélancolique et d'un terne voulu — comme, très souvent, est la vie — mais on sent, par dessus et au-delà de la trame, des portraits, un pathétique atténué qui étreint, discrètement, une atmosphère de compréhension presqu'indulgente pour les pauvres pantins presqu'irresponsables — que la vie ballotte et brise. Une fine psychologie pénètre le tout et contribue à rendre encore plus intéressant cette très belle oeuvre. Pour ma part, je dois dire que quelques-unes des figures qui s'y trouvent obsèdent ma mémoire et que je garderai toujours le souvenir des deux petites poitrinaires Nancy et Gabrielle et de leur mère, la belle et austère et dolente notairesse.

(1) Société d'Edition «Le Livre», Paris.

(2) Bernard Grasset, Editeur — Paris.

T. L.

CONGRES D'ETUDES BYZANTINES

Belgrade, le 14 Avril 1927 (de notre Correspondant).

C'est hier que s'est ouvert le 2ème Congrès des Byzantinistes. On remarquait parmi l'assistance les représentants diplomatiques de l'Allemagne, de l'Autriche, des Etats-Unis d'Amérique, de la Grèce, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de l'Italie; le Patriarche Démétrius, l'Archevêque de Belgrade Roditz, le Délégué du Saint-Siège Derbini, le Nonce Peligrinetti, M. Marcovitch, Sous-Secrétaire d'Etat, etc.

Parmi les ministres, on a spécialement remarqué M. le Président du Conseil Ousounovitch, les Ministres de la Justice, des Affaires Etrangères, des Communications, de la Guerre, le Président de la Chambre, etc.

Sa Majesté arriva, accompagnée de Son Aide-de-Camp. Le Prof. Radovitz, Président du Congrès, déclare l'ouverture des travaux par le discours suivant :

Pendant les cinquante dernières années, un grand travail s'est accompli, dans la science Byzantine, grâce aux recherches des savants français, belges, anglais, allemands, italiens, roumains, grecs et surtout des intellectuels russes. Aujourd'hui, la Science et l'Art byzantins sont étudiés sous un angle entièrement nouveau. On ne considère plus les opinions de Montesquieu et de Gibbon d'après lesquels l'Empire byzantin ne fut qu'une triste suite de la décadence de l'Empire Romain.

Il est démontré aujourd'hui que l'histoire de l'Empire byzantin est l'histoire de la vie d'un organisme **composé** (polysyntheton) lequel, pendant une période de mille ans, a eu des moments de grandeur et de puissance très forte et qui ont influencé non seulement l'Europe, mais aussi tous les peuples d'Orient.

Sans la connaissance exacte de la Science byzantine politique et morale, nous ne saurions comprendre notre passé.

Après Radovitz, le délégué du Saint-Siège ainsi que le savant roumain, M. Jorga, ont pris la parole et la séance inaugurale a été clôturée.

PAUL SALVY.

CINEMA AMERICAN COSMOGRAPH

L'HOMME A L'HISPANO

Dans le Wagon-salon attaché à l'express de Paris-Bordeaux, deux hommes occupent des places voisines. Le geste machinal de l'un d'eux fait s'engager la conversation: le plus jeune, Georges Dewalter, fait son der-

nier voyage en France; à Bordeaux, il s'embarquera pour le Sénégal, emportant là-bas les quelque soixante mille francs qui lui restent d'une fortune dissipée. L'autre, énigmatique, considère en souriant celui qui vient de lui faire l'aveu de sa détresse.

A quelques jours de là, une «hispano», magnifique comme une barque royale, pénètre dans la cour de l'hôtel du Palais à Biarritz. Elle est conduite par Georges Dewalter, accompagné d'un ami, Deléone. Celui-ci le présente à sa femme, puis à une de ses amies, lady Oswill, dont la beauté merveilleuse produit une immense impression sur le jeune homme. La saison de Biarritz bat son plein, danses, golf, soupers... Dans ce tourbillon en-

traînant, une idylle naît bientôt entre lady Oswill et Georges Dewalter. Celui-ci apprend que, mariée à un brutal qu'elle méprise, lady Oswill vit séparée de son mari. Les deux jeunes gens se laissent aller à leur amour...

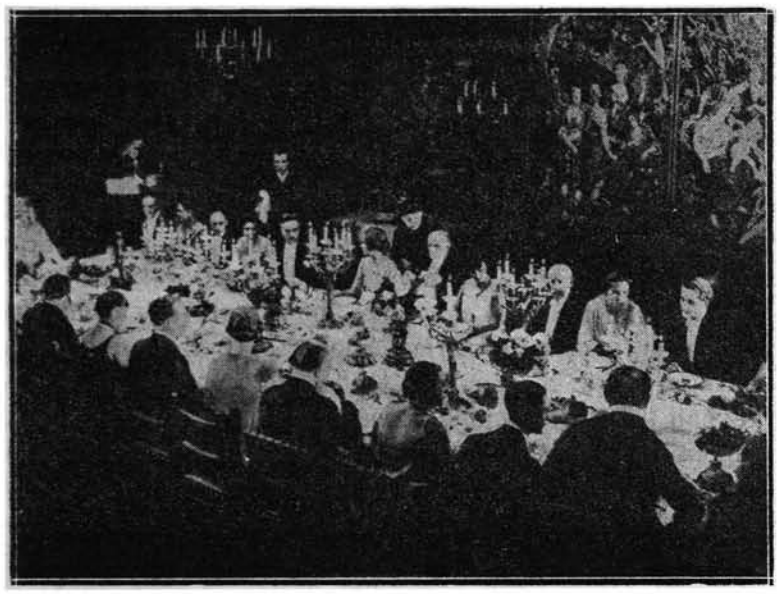
Un matin, Georges Dewalter, conduisant son hispano, s'entend héler. C'est l'homme du train, qui, l'ayant reconnu, s'étonne, après les confidences reçues, de voir Dewalter, qu'il avait quitté prêt à s'embarquer, propriétaire maintenant d'une voiture de grand luxe... Celui-ci en donne l'explication; à Bordeaux, une avarie de machine a immobilisé le paquebot sur le point d'appareiller Désoeuvré, Dewalter errait dans la ville lorsque le hasard l'a mis en présence d'un camarade, perdu de vue depuis la guerre, un nommé Deléone, qui ayant acheté une hispano pour une «amie», ne sait comment se rendre à Biarritz, où se trouve sa femme, avec la «voiture de l'adultère». Une idée naît dans l'esprit de Deléone: ils iront tous deux à Biarritz, et aux yeux de tous, Dewalter passera pour le propriétaire de la voiture. Maintenant, Dewalter est pris dans l'engrenage. Chacun le croit riche et aimé d'une femme pour laquelle le luxe est aussi nécessaire que la lumière; il ne se résout pas à lui faire l'aveu de sa misère.

Il vivra donc ces derniers jours de joie, et puis il partira brusquement...

Lord Oswill, qui ne s'est pas nommé, rentre chez lui. Il voit entre les mains de sa femme, des fleurs que tout à l'heure portait Dewalter. L'homme, cynique et brutal, voit le moyen de se venger du dédain de sa femme. Des affaires l'appellent au Maroc. Il y part. Et, à son retour, il retrouve à Paris les deux amants que la passion entraîne. Sournois, il offre à sa femme de divorcer, pour qu'elle puisse refaire sa vie... puis, mis en présence de Dewalter, il se démasque: il divorcera, car ainsi Dewalter sera forcé d'avouer à celle qu'il aime sa propre indignité.

Dewalter n'a pas eu ce courage. Il persévère dans son mensonge. Ses derniers billets de mille s'envolent pour maintenir le train de vie qu'il a adopté. Sa résolution est prise: le soir de ses fiançailles avec Stéphane, il disparaîtra pour toujours.

Au château de Coulevaî, berceau de l'enfance de lady Oswill, celle-ci a réuni des amis pour fêter son union prochaine avec Georges Dewalter. Lord Oswill, tortué par la jalousie, erre aux alentours du château. Il y pénètre



et, par un domestique, avise Dewalter de sa présence. Les deux hommes sont face à face. Oswill propose à Georges de fuir. Un chèque de 300.000 francs sera sa récompense. Et ainsi, il pense pouvoir déshonorer aux yeux de sa femme, l'homme qu'elle avait choisi. Dewalter accepte... mais sous une condition, c'est que jamais Oswill ne révélera la vérité à Stéphane. Oswill consent. Et alors, fort de la parole obtenue, Dewalter brûle le chèque sous les yeux d'Oswill. Mais qu'il se rassure, lui aussi a donné sa parole: il disparaîtra...

Dewalter est rentré dans le salon. Un dernier regard à la femme qu'il aime, un dernier baiser... Il s'éloigne dans le parc. Un vieux pont vermoulu est jeté sur un étang aux herbes traîtresses. Il s'y engage... Sa mort

aux yeux de Stéphane, passera pour un accident... Une dernière pensée... et c'est fini: l'onde s'est refermée sur lui, compatissante.

Du temps a passé. Dans le jardin magnifique, Stéphane endeuillée songe à celui qui n'est plus... Plus éloigné d'elle que jamais, Oswill la contemple, rongé de remords, vaincu par l'amour.

« La Revue de la Femme ».

Jeune femme turque
(acquis par M. Ant. Benachi)

La Collection N. SPERLING à Alexandrie

Dans notre numéro du 25 Février, nous avons donné un compte-rendu de l'exposition que le peintre M. N. Sperling avait tenue au Caire avec un succès considérable. Sa Majesté le Roi ainsi que le Gouvernement ont acquis bon nombre de ses toiles et miniatures.

Nous sommes heureux d'annoncer aujourd'hui que M Sperling s'est rendu à Alexandrie pour y peindre les portraits de certains notables. Profitant de son séjour en cette ville, il a fait transporter sa collection au domicile de S.E. Zananiri Pacha (9, rue Stamboul) lequel, dans un beau geste qui l'honore, l'a accueilli chez lui.

UN TRAIT D'AL HUSSEIN

Petit fils du Prophète

Yazid, fils de Mouawyah, premier khalife Omayade, s'amouracha de la femme d'Abdou Allah ebn Sallam, gouverneur de l'Irak. Cette femme, nommée Oraynab, était fort belle, riche, intelligente et honnête. Yazid parla confidentiellement de son amour à Rafif, un des favoris de son père. Rafif en informa le khalife qui fit appeler son fils et lui conseilla de cacher sa passion et de n'en parler à qui que ce fût.

Le fin khalife écrivit à son gouverneur de se rendre en Syrie pour examiner avec lui une affaire urgente. Le gouverneur de l'Irak s'empressa de s'y rendre. Le souverain l'accueillit gracieusement et lui donna un beau château pour résidence.

Le roué khalife se mit à délibérer avec Abou Horeirah et Abou el Darda, deux respectables vieillards contemporains et amis du Prophète, sur le mariage de sa propre fille, leur fit entendre qu'elle était en âge de se marier et qu'il pensait qu'Abdallah ebn Sallam serait un excellent parti pour elle. D'abord par la noblesse de son caractère, ensuite par son intégrité et enfin par sa belle situation, qualités qui le rendraient plus que tout autre, digne de ce mariage. Puis, il ajouta: quoique ma fille ait obtenu le droit de décider de son sort, j'espère qu'elle ne s'opposera pas aux sentiments de son père. Ceci dit, il leur permit d'aller trouver Abdallah et de lui faire part de cet entretien. A leur sortie il insinua à sa fille de dire qu'-Abdallah serait, en effet, un bon parti, s'il n'était pas marié; il est dans la nature de la femme d'être jalouse. Quelques moments après, les deux vieillards se présentèrent chez la fille du souverain qui leur dit ce que son père lui avait suggéré. Ils retournèrent au château d'Abdallah pour lui porter la déclaration de sa prétendue fiancée. Le naïf gouverneur de l'Irak répudia incontinent sa bonne et honnête épouse. Le malin khalife feignit de regretter ce divorce inopiné et autorisa les vieillards à faire part à sa fille de ce divorce inattendu en leur répétant cependant qu'il ne saurait la contraindre pusqu'il lui avait accordé toute liberté de décision au sujet de son mariage. Informée du divorce, la fille du khalife pria les deux anciens amis du Prophète de lui accorder un délai de quelques jours pour se consulter. Les deux hommes se retirèrent.

Quelques jours après, le benêt de gouverneur pria les deux messagers de se rendre auprès de sa prétendue fiancée pour obtenir quelque nouvelle rassurante. La fille du khalife leur déclara qu'elle ne voulait pas de ce mariage, les opinions d'Abdallah étant trop partagées.

Sur ces entrefaits, le diplomate Mouawyah chargea Abou El Darda de se rendre en Irak dans le dessein de demander la main d'Oraynab pour son fils Yazid.

Arrivé en Irak, le bon vieux Abou el Darda pensa qu'il ferait bien de passer chez El Houssein, petit-fils du Prophète pour le saluer et lui présenter ses devoirs ayant été l'ami de son grand-père maternel Mohamed. Il fut fort bien accueilli par El Houssein, qui lui demanda la raison de cette visite inattendue. Le vénérable vieillard lui raconta tout. Ei Houssein dit alors: lorsque la nouvelle de ce divorce imprévu se répandit en Irak, j'ai manifesté le désir de prendre Oraynab en mariage et j'en ai même parlé. Puisque Dieu vous a envoyé, je fais appel à votre honorabilité et vous prie de bien vouloir présenter mon nom avec celui du fils de Mouawyah. Je vous autorise à promettre une dot aussi importante que celle que ce dernier voudrait offrir. Abou El Darda consentit à faire ce qu'on lui demandait et se retira. Entré chez Oraynab il dit: «ô femme! Dieu créateur de toutes choses, a donné à tout effet une raison. Personne n'a pu, ne peut ni ne pourra se soustraire à sa volonté sainte, et c'est par la volonté de Dieu que vous avez été séparée irrévocablement d'Abdallah ebn Sallam par un divorce définitif et imprévu. Mais deux excellents partis se présentent: le premier est le prince héréditaire qui sera proclamé khalife après son père; le second est El Houssein, fils d'Aly et de Fatmah, fille du Prophète; il sera le souverain de la jeunesse dans le paradis. Vous êtes libre de choisir le parti que vous jugerez bon. Oraynab garda un moment le silence, puis s'adressant au vieillard: «Si cet accident m'était arrivé en votre absence, je vous aurais appelé pour vous consulter et me soumettre bonnement et simplement à vos sages avis. Mais puisque vous êtes ici, je me fie à vos lumières pour me choisir le parti le plus honnête, qui m'attirera le plus de bénédiction? Vous connaissez parfaitement le caractère des deux prétendants.

«O femme, je dois vous proposer deux partis, et non pas vous en désigner un».

«O Abou El Darda, que dites-vous? Que Dieu vous pardonne. Je suis la fille de votre frère Ishak. Personne ne vous empêche d'être vrai et sincère».

Abou El Darda, homme juste et probe, finit par porter la préférence sur El Houssein en ajoutant:

J'ai vu le Prophète poser sa sainte lèvre sur la sienne vous aurez ce grand avantage d'appliquer votre lèvre là où l'apôtre de Dieu a posé la sienne.

Oraynab consentit et le mariage fut conclu.

Le monarque informé de ce fait se mit en fureur et s'écria: «Celui qui charge un sot de conclure une affaire est un sot».

Abdallah ebn Sallam, accusé d'avoir dénigré le Khalife en lui imputant une tromperie, disgrâcié et malheureux, se rendit en Irak.

Une fois arrivé, il alla voir El Houssein, fut accueilli avec affabilité et le pria de demander à Oraynab une somme d'argent en dépôt chez elle. Il ajoutait qu'il était assuré de son honnêteté et de sa probité, qu'il était bien convaincu qu'elle la lui rendrait.

El Houssein avertit sa femme du retour d'Abdallah, de sa demande et de l'éloge qu'il avait fait d'elle. L'honnête femme déclara que ce dépôt était intact et portait toujours les empreintes qu'il y avait mises.

«Je voudrais, ajouta-t-il, qu'Abdallah entrât chez nous pour examiner son dépôt et vérifier ses comptes.

Sur l'invitation du mari, Abdallah entra et El Houssein se retira. Mais un moment après il entra et, trouvant les anciens époux pleurant amèrement, il eut pitié de leur détresse, divorça incontinent, déclara, prenant Dieu à témoin, qu'il ne l'avait épousée ni pour sa richesse, ni pour sa beauté, mais seulement dans le dessein, Dieu le savait, de la rendre apte à reprendre la vie conjugale (1) avec ce mari injustement frustré.

Abdallah et Oraynab dont le mariage fut, peu après, célébré une seconde fois, passèrent heureusement le reste de leurs jours.

MOHAMED KHALED.

(1) La loi musulmane ne permet à une femme divorcée définitivement de se remarier avec son premier mari qu'après un mariage consommé avec un autre.

Prof. Domenico Comparetti

(1835-1927)

Né à Rome, en 1835, le Prof. Comparetti fut, durant ces cinquante dernières années, le chef de l'école classique d'Europe et le plus célèbre des archéologues italiens. Il a tenu pendant vingt-cinq ans la chaire de littérature grecque à l'Université de Pise et à l'Ecole Supérieure d'Etudes classiques, de Florence. Il fonda, en 1887, l'Ecole Royale d'Archéologie, à Rome, et fut le promoteur du mouvement archéologique italien et des excavations de Crète, auxquelles nous sommes redevables de la découverte des lois de Gortynie et des palais en ruines de Phaestus et Haghia Triada. Il fut un helléniste de renommée universelle, spécialement en Angleterre, — où il compta certains de ses meilleurs amis, reçut, il y a quelque vingt-cinq ans, le titre de Docteur ad honorem de l'Université d'Oxford et fut nommé membre honoraire de la Société Hellénique. — Il a écrit de nombreux ouvrages sur Hypéride, Sapho, Homère, Epicure, les premiers papyrus d'*Herculanum*, les lois de Gortynie, et les tablettes orphiques de la Grande Grèce (Magna Grecia). Mais ses principaux livres dans lesquels il montra toute l'étendue de sa culture, même en dehors du champ classique, sont son «Virgile dans le moyen âge (traduit en Anglais) et son essai magistral sur le Finnish «Kalevala» et l'origine des grandes épopées nationales. Il connaissait à fond l'hébreu et les langues et littératures de l'Europe moderne. Son dernier ouvrage fut l'édition critique des Anecdotes ou Historia Arcana de Procope. Son caractère était celui de l'homme qu'Horace décrit: «*justum et tenacem propositi virum*». Sa philosophie était l'imperturbabilité, l'*ataraxie*, si chère à Epicure.

ORION.

PROMETHEE ENCHAINE
au Théâtre Antique de Delphes

9 et 10 Mai 1927.

Voulant poser une action spirituelle sur un niveau dynamométrique pur, nous avons suivi, pour l'éclairer ésotériquement et historiquement, la méthode intégrale que la tradition Arienne ou Orphique nous a léguée en ses trois modes, (qui sont le rétrospectif ἐπιστρεπτικός le prévoyant — προνοητικός et l'aimable — ἐρᾶσμιος et ayant cherché une arène digne de contenir cette action dans sa totalité, nous nous sommes fixés sur la sainte arène de Delphes.

La plénitude ésotérique de la méthode Orphique nous a paru coincider intimement avec les besoins les plus poignants et les plus élevés de tout esprit sincèrement et profondèment travaillé par les problèmes de notre époque. Quant à l'arène de Delphes, nous l'avons choisie parce que, pleinement dégagée par le temps de toute cause de dissentiment et d'arythmie, et gardant seulement en elle le reflet d'un héritage spirituel central, qui semble pour ainsi dire perpendiculaire à la terre entière, elle s'offrait d'elle-même à la clarté et à l'universalité de notre but.

Certes, une action spirituelle présuppose de multiples débouchés sur la réalité environnante, mais précisément par égard au developpement symétrique ultérieur de son dynamisme radical tel que nous l'avions conçu, nous avons pensé l'inaugurer par l'auguste enseignement d'une fête mondiale réunissant les éléments les plus purs à ce but sacré.

Dès le commencement, pour sceller cette pensée, nous avons décidé (en dehors de la célébration de jeux gymniques, d'une exposition d'art populaire etc., au même endroit) la représentation vivante au Théâtre de Delphes, de l'universel et Titanique hiéroglyphe Eschyléen, le «Promethée Enchainé» qui paraît encore dominer de sa signification spirituelle, non seulement la génération en peine de Japhet, mais toutes les générations humaines, celles de l'Orient et celles de l'Occident, qui sont en travail aveugle ou conscient pour se reconnaître enfin sur la Terre dans un plein effort et accord créateurs.

Delphes, janvier 1926

ANGELO SIKELIANOS

(1) La musique des choeurs a été écrite par le Professeur K. A. Psachos dans les modes et les rythmes traditionnels grecs.

La danse des choeurs est basée sur des études des vases antiques.

La traduction du «Prométhée» en grec moderne a été faite par le poète J. Gryparis.

Les masques des acteurs sont l'oeuvre du sculpteur Hélène Sardeau.

Les costumes sont tissés à la main par Eva Sikelianos.

La Musique

CONCERT JEAN VEYRON.

Le Dimanche soir, le public Cairote joue aux cartes ou fréquente le dancing, c'est indéniable. C'est un soir sacré, où il serait de mauvais goût de condescendre à écouter de la bonne musique. Cela seul peut expliquer les salles de concerts scandaleusement vides.

Tant pis pour les absents!

M. Jean Veyron est un violoncelliste remarquable. Il exprime de façon aussi heureuse la musique classique et la moderne.

La sonate op. 69 de Beethoven, accompagnée par M. Berggrun fut superbement exécutée. Le Kol Nidrei, de Max Bruch, accompagné par M. Cornière, empoigna par l'intense expression du début et l'envol cadensé de la dernière partie.

Le Printemps de Debussy, l'Adagio et Allegro de Schumann, l'Andante de Birckenstock furent autant d'interprétations heureuses et précises.

La Villanella de Pianelli, exquise, obtint un vif succès ainsi que l'Allegro Spirituoso de Senaille.

Les variations symphoniques de Boellmann, rendues avec fougue et un sens très profond, clôturèrent ce beau concert.

Nous souhaitons réentendre M. Jean Veyron devant le public qu'il mérite.

WISTIK.

CONCERT MADELEINE GREY
(Organisation Papasian)

La réputation de Madeleine Grey avait attiré au Conservatoire Bergrunn la foule des grands jours. Devant un auditoire nombreux et enthousiaste, la célèbre cantatrice enleva avec brio le programme substantiel et judicieusement assorti de son récital qui fut un régal et pour les connaisseurs et pour ceux qui n'y connaissent rien.

D'une voix plus vibrante, plus nuancée sans doute que puissante, elle s'acquit, dès les classiques de la première partie, l'adhésion admirative du public. Avec les modernes et les pièces humoristiques ce fut un triomphe. La mimique discrète et savante dont elle accompagne son audition raffinée enrichit de suggestions indéfinise la puissance évocatrice de son art.

Elle est majestueuse avec le Paon (de Ravel); le voici revêtu de ses plus riches habits: il va se marier; mais la fiancée se fait attendre; alors, d'une éminence il lance son cri rauque: i-o! (c'est pour appeler la fiancée). Mais la fiancée ne vient pas. Alors le mariage sera pour demain et pour passer le reste de la journée, le paon monte noblement au perron et répète la cérémonie.

Puis l'artiste se fait sémillante avec les petits cochons roses qui frétillent sans répit du groin et de la queue; n'oublions pas les canards, qui se promènent lourdement deux par deux en claquant du bec, «car ce sont de bons campagnards» (Chabrier) — Nous quittons la basse-cour pour l'Auvergne bucolique (J. Canteloube) et l'Espagne voluptueuse et passionnée (Joaquin Nin).

De graves chants en hébreu et de délicates chansons en yiddish, terminent la soirée et Mad. Grey se retire, frénétiquement applaudie et espérée pour un autre concert.

INTERIM.

FESTIVAL BEETHOVEN.

Inoubliable manifestation musicale au Conservatoire Bergrunn; matinée précieuse entre toutes par le choix des oeuvres, par l'exécution impeccable des artistes.

Le quatuor à cordes op. 18 no. 6 fut magistralement interprété par MM. Gaullet, Grumberg, Huttel et Diletti.

La sonate appassionata, jouée par Monsieur Berggrunn, fut — si l'on peut employer encore ce mot usé jusqu'à la corde — une révélation.

M. Bergrunn s'est fait applaudir comme il le méritait. Ovation chaleureuse, frénétique d'une salle archicomble.

Mademoiselle Kate Andreadès fit entendre «*In questa tomba oscura*» «*Gloire à Dieu*» et «*Pénitence*».

Sa voix souple et nuancée, l'interprétation sobre et juste plurent énormément.

Au piano, Mr. Szulc accompagna avec son talent habituel.

Pour terminer ce superbe concert, MM. Bergrunn, Gaullet, Huttel et Diletti firent entendre le quatuor avec piano, op. 16.

Toutes nos félicitations pour ce festival émouvant.

WISTIK.

FESTIVAL BEETHOVEN
Récital de Piano donné par Dario Attal

Le souvenir du Festival Chopin avait attiré un nombre assez respectable de fidèles au Conservatoire Bergrunn pour entendre de nouveau Dario Attal dans le Festival Beethoven. Avec une simplicité et une bonhomie sympathiques, l'artiste s'installe au piano. D'un regard et d'un arpège, il commande le silence et projette l'atmosphère désirable. Puis il attaque vigoureusement et, à son aise dans les rythmes larges et l'harmonie orchestrale de Beethoven, il détaille avec bonheur un substantiel programme où s'inscrivaient pourtant des pièces pour lesquelles le public a le droit de se montrer

exigeant: les 32 variations en Do mineur, la Sonate op. 26, la Sonate pathétique et la Sonate au Clair de lune. Son jeu, nerveux, sobre et précis est surtout efficace dans le grave; il est également souple et nuancé et nous retenons particulièrement l'interprétation de la marche funèbre et de la sonate pathétique dont l'adagio, gonflé d'émotion, a été rendu avec un rare bonheur.

INTERIM.

CONCERT DE MUSIQUE RUSSE
Salle du Cinéma Empire

Le concert de dimanche matin fut une manifestation artistique des plus appréciées. Le trio Antolini-Ciatti-Diletti se fit bisser et exécuta l'Orientale de César Cin en plus des oeuvres de Borodine, Rachmaninoff, Arensky.

Le ténor A. Wesselovsky interprète des airs de Gretchaminoff, Rimsky-Korsakoff, Tchaikowsky, Rachmaninoff. Il possède un timbre très agréable et une science approfondie du chant. Dommage qu'il ait sacrifié une romance russe pour nous faire entendre la Tosca de Puccini.

Au piano Madame Khan-Halamoff a accompagné merveilleusement le ténor A. Wesselovsky et fit entendre l'élégie de Rachmaninoff et le merveilleux Kopak.

Concert très réussi qui fut chaleureusement ovationné.

WISTIK.

CONCERT JACQUES THIBAUD
Opéra Royal

On ne sait à quoi attribuer l'abstention du public cairote aux concerts de Jacques Thibaud. Est-ce à une défectueuse publicité, à l'apathie d'un public qui ne reconnaît un grande artiste que si on lui en a rebattu les oreilles pendant un mois à l'avance, ou a-t-il reculé devant le supplément d'un demi-talari? Il est vrai qu'il y avait aussi les Black People... Toujours est-il que Thibaud, qui a fait salle comble à Alexandrie et pour qui, à Athènes, tous les ministres et le corps diplomatique en entier s'étaient déplacés et avaient joint leurs applaudissements à ceux d'une foule en délire, a joué à l'Opéra du Caire devant un auditoire minuscule.

Il n'en pas moins joué avec cette aisance supérieure, cette large compréhension, et cette sécurité dans la perfection qui dénotent sans retard les artistes de tout premier ordre. Il a détaillé avec un tel bonheur chaque morceau de ses deux concerts qu'il est difficile de citer les uns sans les autres. Pourtant, on aura retenu particulièrement la Sonate de Franck, l'Aria de Bach, le Concerto en Sol majeur de Mozart, l'Hymne au Soleil et une valse de Brahms, toute simple, d'une musicalité aérienne, vaporeuse, et d'une émotion si poignante que l'artiste, chaleureusement applaudi, dut la redonner.

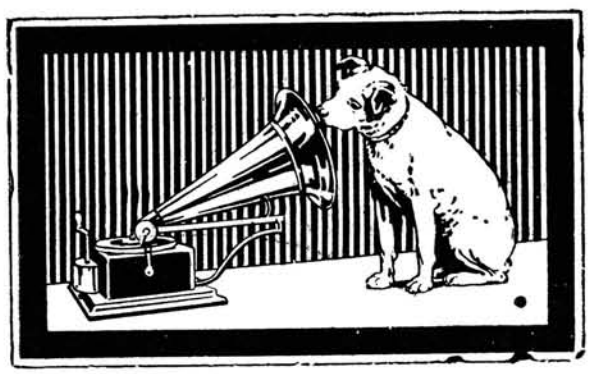
Rappelé plusieurs fois par ses auditeurs plus opiniâtres que nombreux, Jacques Thibaud se retira frénétiquement ovationné.

INTERIM.

CONCERT MIRIMANOWA
au Théâtre du Jardin

Mme Mirimanowa vient de donner un récital de piano qui a été couronné d'un franc succès. Le programme réunissait les noms de Brahms, Grieg, Schubert, Chopin, Debussy et Liszt. Elève de Godowsky, Mme Mirimanowa transpose au mode féminin le style sobre, précis, mais en même temps souple, prenant et délicat du maître prestigieux qui nous avait enthousiasmés l'an dernier. Son grand triomphe fut dans Chopin dont elle nous révéla le véritable visage, avec la fantaisie impromptu, quatre études et deux valses. Un public assez nombreux a témoigné de son admiration par des chalereux applaudissements et nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs d'assister au prochain Concert de Mme Mirimanowa qui aura lieu au Conservatoire Bergrunn le 5 Mai prochain.

INTERIM.



Comme les plus grands Artistes du monde

JAQUES THIBAUD

enregistre pour **"HIS MASTER'S VOICE"**

Ceux qui l'ont applaudi comme ceux qui n'ont pas pu assister a ses inoubliables concerts peuvent l'entendre chez eux car ses merveilleux disques se trouvent chez

K F. Vogel,

seul Concessionnaire de **"The Gramophone Coy. Ltd."**

LE CAIRE — Rue Maghraby (Imm. Continental-Savoy)

ALEXANDRIE — 28, Rue Cherif Pacha.

UNIVERSITÉ EGYPTIENNE
Faculté des Lettres

ALFRED DE MUSSET

9ème Leçon

Le théâtre de l'amour

Dans *Lorenzaccio* Musset n'étudie pas l'amour, mais seulement sa parodie hideuse, la débauche; dans *Fantasio* il l'esquive, peignant avec délicatesse et vérité un sentiment indécis, fait d'amitié et de confiance attendrie, volontairement inachevé. Ce sont sans doute les deux seules pièces où il n'ait pas traité de cette passion, thème ordinaire de son inspiration. Il est en effet un des deux ou trois écrivains français qui nous aient laissé un *théâtre d'amour*. Avant lui, il y avait Marivaux, mais Marivaux esquive la grande passion, ses violences et ses drames : chez lui, l'amour est tout en nuances attenuées. Après lui il y a M. de Porto-Riche; mais peut-être notre illustre contemporain dépeint-il plutôt la sensualité. C'est à Racine seul que Musset serait comparable.

Ce théâtre représente toutes les formes et les conceptions de l'amour marivaudage et aimable galanterie, dans le *Caprice* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée;* l'amour de tête, tel qu'on le concevait dans les cours d'amour du Moyen-Age comtois, dans *Carmosine;* l'amour ingénu et candide dans *Il ne faut jurer de rien;* l'amour conjugal paisible et sûr dans *La Quenoille* de *Barberine;* l'amour passionné poussé jusqu'au culte dans *Le Chandelier*.

Mais dans trois pièces capitales apparaît enfin cet amour «cruel tyran des hommes et des Dieux» qu'ont chante les tragiques grecs, cette puissance irrésistible, qui captive les coeurs et entraîne les volontés: l'amour plus fort que la mort: *André del Sarto, les Caprices de Marianne, On ne badine pas avec l'amour*.

La première est assurément la moins originale. Entre les deux autres le choix peut hésiter. *Les Caprices de Marianne* révèlent tant d'esprit mêlé à tant de poésie; le caractère de l'héroïne y est si fouillé et si vivant; il est si curieux d'y voir opposés les deux Musset. Le Musset-Octave et le Musset-Coelio. Pourtant c'est bien *On ne badine pas avec l'amour* qui apparait comme le chef-d'oeuvre de ce théâtre.

Dès la première scène éclatent et la fantaisie de Musset et son sens du pittoresque et de la poésie, et son habileté dramatique et sa gaîté tantôt légère, tantôt caricaturale. Dès lors se déroulent parallèlement, unies avec un art incomparable, la comédie des fantôches, la prude, le sot, l'ivrogne, et la tragédie de l'orgueil, de la jalousie, de l'amour, des espérances déçues. Perdican et Camille et à leur suite l'innocente Rosine sont des personnages dignes de Racine et de Shakespeare: aussi vivants, aussi poétiques, aussi émouvants que les plus belles créations des plus grands poètes symboliques, victimes du Dieu cruel et doux qu'adore Musset: l'amour, l'invincible amour.

Prof. MICHAUT.

LA RAISON ET LE SCEPTICISME CONTEMPORAIN.

IV. La raison suffisante dans l'ordre psychologique et moral

Quand on étudie la conduite des hommes, et qu'on en cherche la raison suffisante, on rencontre d'abord un problème analogue à celui des sciences de la Nature; comment l'expliquer, et comment le prévoir? La Raison y parvient de la même manière: elle charche à établir des réalités psychologiques permanentes et des classes de faits semblables entre eux; elle remarque, parmi ces faits, des répétitions régulières, analogues aux lois physiques, quoique moins précises. Une action s'explique quand on connait suffisamment le caractère et la situation de celui qui l'accomplit, et qu'on peut la rattacher à des lois psychologiques bien observées. L'expérience montre qu'on prévoit effectivement de cette manière une grande part de la conduite humaine. Le développement de la Raison, à cet égard, n'est limité que par la complexité des faits et la difficulté de les connaître, ce qui ne permet pas de pousser aussi loin la réduction de «l'irrationnel».

Mais ici, nous sommes en face d'une difficulté spéciale: dans ce résidu d'«irrationnel», n'y a-t-il pas la liberté de l'homme. Et de là ne peut-elle pas tout envahir, de sorte qu'il ne resterait rien de sûrement explicable ou prévisible?

Remarquons d'abord que même s'il en était ainsi, cela ne changerait pas l'orientation de la Raison et la direction constante de son effort. Seulement on ne saurait jamais s'il doit être efficace; et ce serait grave: car la Raison vise surtout les valeurs; et que faudrait-il penser d'elle, si ellé se trouvait en conflit avec la liberté, que presque tous les hommes s'accordent, de plus en plus, à mettre au rang des valeurs les plus précieuses?

Mais la difficulté ne vient, à mon sens, que de la confusion entre liberté et indétermination. La vraie liberté ne consiste pas à faire n'importe quoi, sans relation avec ce qu'on pense, mais à ne subir aucune contrainte d'une force étrangère à sa propre personne, que cette force soit extérieure, ou comme il arrive souvent, intérieure (habitudes, suggestions, passions, influence inconsciente de l'organisme,. Elle est le contraire de la fatalité, qui nous impose certains actes quoi que nous faissions ou voulions, mais non du déterminisme rationnel. Un homme peut être parfaitement libre, et accomplir des actes prévisibles avec sûreté: tel est le cas de l'homme «sur qui l'on peut compter». En fait, nous faisons appel à cette logique des causes et des effets dans l'éducation, l'enseignement; dans l'art; dans l'emploi des peines et des récompenses sociales; dans la politique, la diplomatie, etc. — Qu'il reste de l'imprévu, cela est certain; mais il en reste aussi pour l'ingénieur; ce n'est qu'une question de degré. L'essentiel est que la valeur de la liberté ne saurait faire échec à celle de la raison.

Mais la Raison doit résoudre un autre problème: comment faut-il agir? Où sont le bien et le mal?

Deux arguments ont toujours été invoqués par les sceptiques contre la valeur de la Raison pour diriger la conduite humaine, et même parfois contre la distinction du bien et du mal: les divergences des jugements moraux aux différentes époques et chez les différents peuples; les contradictions des théories philosophiques ou religieuses sur le principe de la morale.

On remarquera que ces arguments mêmes supposent déjà que l'identité est preuve de valeur; les différences, preuve d'invalidité. Ils contribuent donc à mettre en relief le besoin fondamental de la Raison. Est-il vrai qu'en cette matière elle n'arrive pas à le satisfaire, et à maintenir une orientation définie,

1.—Ce que les différents peuples considèrent comme raisonnable diffère de moins en moins; et le champ de la morale s'élargit en même temps que son idéal devient plus conscient et plus un.

2.—Si différentes que soient les *théories* philosophiques de la morale, ou les dogmes religieux auxquels on la rattache, leurs images de l'homme de bien et de la bonne conduite se ressemblent de plus en plus étroitement;

3.—L'égoisme et l'injustice sont ce qu'il y a de plus contraire à cet idéal humain; or ils consistent précisément ' refuser de juger les choses d'un point de vue objectif, et à ne pas vouloir accorder aux autres la même importance qu'à soi.

4.—L'idéal de justice est complété dans presque toutes les morales philosophiques ou religieuses par un idéal positif qui comporte la communion des esprits, et souvent l'union mystique avec Dieu.

La ressemblance et la communauté apparaissent donc de plus en plus, dans les Sociétés modernes, comme les caractères de la conduite raisonnable.

Deux objections faciles s'opposent aux idées précédentes: les conceptions contemporaines de la morale, dit-on, sont de plus en plus individualistes; la division du travail, et par conséquent la spécialisation des individus sont un bien, et les Sociétés modernes en font une obligation à leurs membres, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre intellectuel.

Au fond, ces deux objections sont contradictoires entre elles: car la seconde vient certainement d'un état d'esprit très opposé à l'individualisme. — Mais sans s'arrêter à cette divergence, on peut répondre que la première des objections dont il s'agit repose sur une équivoque. *Individualisme* veut dire quelquefois recherche de tout ce qui rend différent des autres, désir de se faire remarquer n'importe comment, ou de n'obéir à aucune autorité; en ce sens, on ne peut dire qu'il soit recommandé comme un devoir. Au contraire, l'individualisme dont l'esprit contemporain reconnait la valeur n'est pas l'exaltation de la diversité individuelle pure et simple, dans des choses mauvaises ou même sans intérêt: c'est la *personnalité,* qui est tout autre chose: elle consiste précisément dans l'indépendance du jugement, dans la capacité et la volonté de se conduire non par l'habitude, la tradition, la mode, l'exemple et l'opinion, mais en faisant appel à la raison, en se rendant compte de ce que l'on fait, et en pouvant expliquer son acte ou son jugement devant tout homme impartial et intelligent. Cet individualisme développe donc dans l'homme ce qui anticipe sur des volontés ou des formes d'art futures; il est dirigé, lui aussi, vers un degré supérieur d'universalité.

Quant à la spécialisation professionnelle, loin d'être jugée bonne en elle-même, elle est une concession aux nécessités de la vie pratique; la morale ne l'accepte que comme un moyen et un pis-aller; elle ne demande pas que l'individu se laisse différencier de plus en plus par sa profession, mais au contraire qu'il développe en lui ce qui lui permet de rester, malgré cette différenciation, le semblable de ses semblables.

Prof. LALANDE.

LA CULTURE FRANÇAISE A PORT-SAID.

Le Cercle Français de Port-Said, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, continue à se développer et à donner des conférences sur des sujets de première importance. Une des dernières, on l'a vu par un récent article, a été la très belle conférence de M. André Lalande, membre de l'Institut de France et professeur à la Sorbonne, en mission à la Faculté des Lettres de l'Université Egyptienne, sur la méthode expérimentale et les transformations que philosophes et savants y ont récemment introduites.

Samedi 12 Mars, M. Philippe Sagnac, professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, en mission, lui aussi, à la Faculté des Lettres de l'Université Egyptienne, a donné au Cercle Français, sous la présidence de M. Fontaine, ingénieur de la compagnie du Canal, une conférence sur *Napoléon et son gouvernement.* Le sujet avait attiré une grande affluence: parmi les assistants, aux côtés du président, M. Georges Douin, l'histoire bien connue de la Marine française et des rapports de l'Egypte avec l'Europe sous Mohamed Aly, M. le Docteur Pressac, M. Lauzanne, M. Martin, directeur du collège français, etc.

M. Sagnac a montré comment on peut concevoir le gouvernement intérieur de la France sous Napoléon, grâce à de récents travaux sur l'administration de plusieurs départements, comme celui de René Durand sur les Côtes-du-Nord, magnifique monument de l'érudition française, et grâce aussi à ses recherches personnelles, notamment sur le Consulat, aux Archives Nationales à Paris. Il a fait voir les grands services que Napoléon et ses conseillers ont rendus à la France, mais il n'a pas caché les lacunes, les erreurs et les désastres de ce gouvernement despotique. En terminant, il a distingué le Napoléon de l'Empire français et le Napoléon de l'Europe, l'administrateur de la France et le conquérant. Et, dans la conquête même, il a fait encore des distinctions fondamentales: l'oeuvre bienfaisante en Pologne, en Italie, en Dalmatie, etc. et l'oeuvre néfaste, notamment en Espagne, qui a dressé contre le Maître et contre la France elle-même des peuples entiers, et préparé, aux dépens de la France, une Europe nouvelle.

GALLUS.

CONFERENCE DE M. A. LALANDE SUR L'ART ET L'INDIVIDUALITE.

M. André Lalande, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et Professeur à l'Université Egyptienne, a fait, le 24 Mars dernier, à la «*Vie Française*», une remarquable conférence sur «*L'art et l'individualité*».

Quand l'artiste parle de son art, il s'exprime, en général, par boutades et paradoxes pour mieux frapper, il jette çà et là de vives clartés, mais d'autant plus vives que l'ombre, autour d'elles, reste plus épaisse. Le philosophe, au contraire, surtout lorsqu'il a, comme M. Lalande, consacré sa vie à des questions de méthode, commence par substituer la définition au défini, puis il nous conduit, marche après marche, éclairant sa droite et sa gauche, se retournant à chaque instant, jusqu'au terme d'où nous embrassons une harmonieuse et vaste construction de l'esprit.

Dans la production de l'oeuvre d'art, dit M. Lalande, le rôle de l'individu est primordial et cela d'autant plus nécessairement que l'oeuvre est plus haute. L'art est à l'opposé de la production mécanique.

Dans ses effets, par contre, l'art transporte les êtres dans un monde où règne la sérénité, rapproche les esprits, fait communier les coeurs dans une sorte d'universelle sympathie, les résorbe au sein d'une vaste unité.

S'il en est ainsi, le grand artiste, loin de présenter son moi avec ostentation, de faire admirer sa virtuosité, s'efface derrière les choses auxquelles il communique la vie, et, grâce à une technique si parfaite qu'elle passe inaperçue, donne à ses émotions intimes une expression capable de retentir de conscience en conscience à travers les siècles.

Faute de place et ne voulant pas trahir M. Lalande par simplification, nous renvoyons le lecteur curieux d'esthétique à «*La Vie Française*» du 3 Avril. Nous lui signalons notamment une étude pénétrante des ennemis de la Beauté parmi lesquels le conférencier range ceux qui sont toujours prêts «à faire preuve d'esprit, ou du moins d'un certain mordant, pour ridiculiser l'artiste, ou pour couper l'admiration d'autrui», et surtout ceux qu'on appelle, suivant l'expression à la mode, «les impérialistes littéraires».

M. Lalande n'est pas seulement un philosophe éminent. Il parle avec chaleur et conviction. C'est aussi un homme.

F. L.

BRINDILLES

On vit beaucoup du passé... que l'on croit oublier.
On peut se ressembler, mais jamais par caricature.
L'homme se fait un orgueil d'une indifférence voulue.
La passion porte en elle, ce qui crée et ce qui détruit.
La liberté de l'homme est tissée dans la chaine de sa vie.
On ne dort pas toujours quand on ferme les yeux.
C'est la faiblesse de l'amour qui crée la force d'aimer.

NIZZA.

LES FETES EN L'HONNEUR DE CHAWKY PRINCE DES POETES

sous le Patronage de S.M. le Roi

Sa Majesté le Roi a daigné placer sous son haut patronage, les fêtes en l'honneur de Chawky bey, le prince des poètes arabes.

Voici, d'autre part, le programme dernièrement arrêté de ces fêtes:

1). Cérémonie officielle à l'Opéra Royal vendredi 29 Avril à 5 heures après-midi;

2). Soirée artistique au théâtre du Jardin de l'Ezbékieh vendredi 29 courant.

3). Visite à la Bibliothèque Royale et au Musée Arabe le Samedi 30 courant dans la matinée.

4). Conférence à la Société Royale de Géographie à 5 h. p.m. samedi 30 courant.

5). Thé au Selamlik du Palais de Guezireh à Zamalek après les conférences;

6). Promenade aux Barrages dimanche 1er mai à 3 h. 30 p.m.;

7). Visite du Musée Egyptien le lundi 2 mai dans l'après-midi;

8). Soirée musicale au Conservatoire de Musique Orientale;

9). Départ pour le Fayoum chez Hamad pacha El Bassel le mardi 3 mai dans la matinée;

10). Conférences à l'Université Egyptienne et remise du buste au prince des poètes dans la matinée du mercredi 4 mai;

11). Thé au Club du Syndicat des fonctionnaires du gouvernement le même jour dans l'après-midi;

12). Visite du Musée Copte le jeudi 5 mai;

13). Soirée musicale chez le prince des poètes le même jour;

14). Départ pour Korcheia chez Chawky bey El Khatib dans la matinée du vendredi 6 mai.

M. SALOMON CICUREL

La Cour d'Assises du Caire a condamné à la peine de mort Dario Jacoel, l'un des assassins de M. Salomon Cicurel.

KURSAAL DALBAGNI
Tournée MARICA COTOPOULI

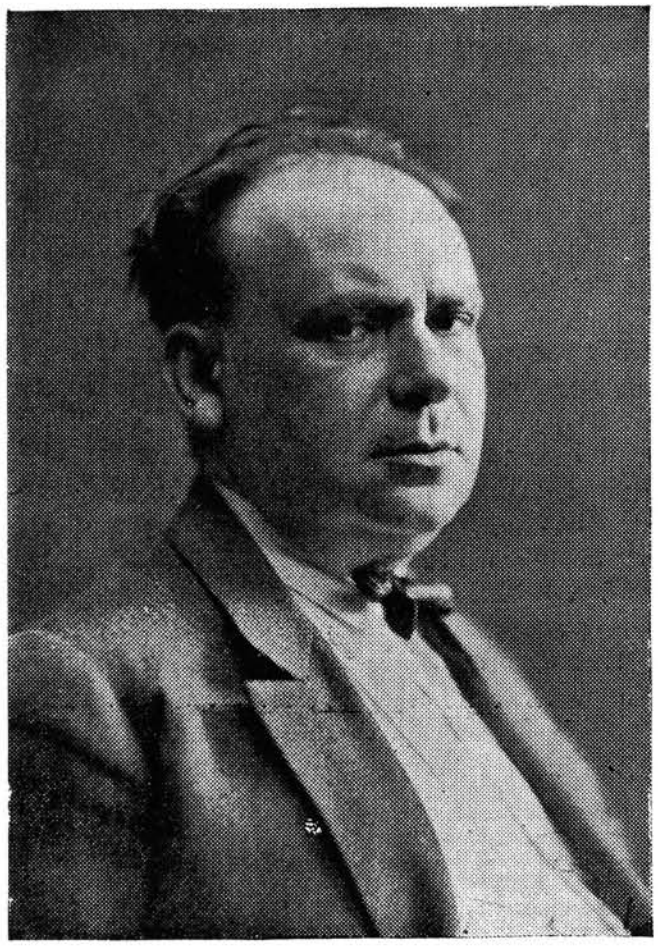
Mme MARICA COTOPOULI
dans Macbeth

Depuis une semaine déjà la salle du Kursaal Dalbagni est devenue la chapelle ardente où, tous les soirs, les fervents du théâtre viennent, humblement, faire leurs dévotions à la Grande Prêtresse de l'Art Dramatique qui a nom Mme Marica Cotopouli.

Considérée aujourd'hui, et à juste titre, comme la plus imposante figure du théâtre grec contemporain, Mme Cotopouli joue avec un égal bonheur la tragédie et le drame, la comédie ou le vaudeville. Son génie est aussi varié que multiple. Sa voix d'une saisissante simplicité. Ses gestes et attitudes, ceux d'une princesse authentique.

Nous n'essaierons point, faute de temps et de place, de parler ici, plus longuement, de la personnalité vibrante de Mme Cotopouli. Bornons-nous à la louer sans réserve et à la remercier de ce qu'elle daigné venir parmi nous, à la tête de sa troupe (où nous relevons spécialement les noms de Véakis, Gavrilidis, Logothétidis, Papageorgiou, Minotis et de Mmes Vassiliadi, Vitsiori, Hadzipanayottou) nous présenter les plus belles pièces de son répertoire: Macbeth, Antigone, les Conquérants, Stella Violanti, Tendresse, l'Avocate, la Guitare et le Jazz-Band.

A Mme Marica Cotopouli et à ses vaillants collaborateurs nous adressons, avec nos souhaits de bienvenue, l'hommage de notre reconnaissance émue.



M. VEAKIS

M. GAVRILIDIS

Nous apprenons que mardi prochain, 3 Mai, et pour les adieux de la troupe Cotopouli une grande soirée de gala aura lieu au Kursaal. Le programme, composé de main de maître, comprend les œuvres suivantes:

1.—**Stella Violanti,** drâme en 3 actes de M. Grégoire Xénopoulos, avec prologue en vers de M. Costi Palamas et musique de scène du Me. Calomiris.

2.—Symphonie **La Lévindia** (Andante) du compositeur grec Manoli Calomiris, donnée l'an dernier, à Paris, aux Concerts Colonne.

3.—**Réveillon de Noël** (Prélude du 3e acte de l'opéra de M. Calomiris «L'Anneau de la Mère»).

4.—Mme Artemis Kyparissi, de l'Opéra d'Athènes, chantera trois airs de l'opéra du Me Calomiris «O Protomastoras».

Un orchestre de 45 professeurs, spécialement engagé pour la soirée, exécutera, sous la direction même du compositeur grec M. Manolis Calomiris, la partie musicale de ce programme vraiment incomparable. Nous engageons vivement ceux de nos lecteurs que les manifestations d'art pur intéressent, d'assister en nombre à cette soirée unique et qui fera époque dans les annales théâtro-musicales de notre ville.

S.

THEATRE RIHANI

Revue Franco Arabe

Le populaire Kish-Kish Bey, ses deux compères, José Vanca et leur compagnie franco-arabe sèment la gaieté, à grosses poignées dans le minuscule théâtre de la Rue Emad-el-Dine. Théâtre très à la page, puisque des omdehs y dansent le charleston.

De jolies femmes adorablement habillées, d'excellentes danseuses, José Vanca et son entrain endiablé, une petite ballerine de grand avenir à en juger par ses battements et ses écarts, quelques couplets gentiment troussés, une musique pêchée le diable sait où, voilà pour la partie française.

Mais il y a aussi la partie arabe et le grand Rihani. Dussé-je-être traité de farceur ou périr étranglé par la dent des cabots du théâtre Ramsès, je déclare que Rihani est le plus grand artiste qu'il y a actuellement en Egypte, parce que son esprit, sa *Vis comica* et son jeu de scène sont éminemment nationaux. Je ne parle pas des théâtres littéraires ou prétendus tels dont le répertoire se compose de traductions de pièces françaises ou italiennes interprétées par des artistes qui, fiers des études faites à l'étranger, croient bien faire en jouant à l'européenne. N'en déplaise à M. Youssef Bey Wahby, le théâtre Ramsès a un effet désastreux sur la renaissance littéraire égyptienne, parce que son inspiration est étrangère. Un mouvement littéraire doit avoir une inspiration nationale; le théâtre, image de la vie courante doit être populaire, en ce sens qu'il doit pouvoir être compris du peuple. Allez donc montrer «la Dame aux Camélias» à un fellah, ou même à un petit commerçant quelconque, il n'y comprendra rien et cela est normal; oriental, il ne comprend rien aux sentiments occidentaux. Autant aller jouer «l'Archange» devant les Cantonais.

Mais, comédien ou auteur, par sa mimique ou par ses répliques, Rihani est totalement égyptien; son esprit frondeur, son bagoût formidable, merveilleusement subtil, entrelardé d'interjections en langue vulgaire ou de tirades en langue littéraire est d'un effet irrésistible.

Et le personnage qu'il nous campe: ce Kish-Kish Bey, véritable Panurge Oriental, tour à tour *makkar* et naïf, froussard et courageux, superstitieux, méfiant, avaleur de coleuvres, paillard, passera à la postérité comme le Goha d'inéffable mémoire. Parfois dur, disant à chacun sa vérité, se moquant des femmes et de l'autorité, Rihani nous apparaît actuellement comme le Molière de la première heure, celui de la farce et du *Médecin malgré lui*. Molière nous a donné cependant *Le Misanthrope*; pourquoi donc Rihani ne nous montrerait-il pas un jour, au théâtre, un Goha le Simple? Oui, pourquoi?

J.-L.

BRINDILLES

Pour paraitre bon philosophe, il faut être assis et tranquille, ainsi on s'attend à tout et on se résigne.

Si l'homme est délicat, c'est qu'il a appris à l'être.

Le vainqueur n'est qu'un type qui avait des chances d'être vaincu.

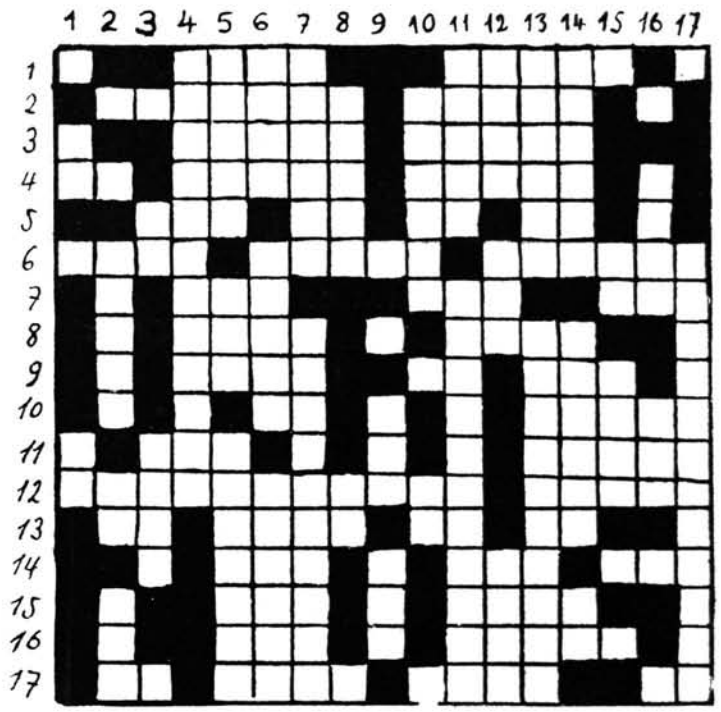
Il faut toujours chercher à apprendre ce que l'on sait

NIZZA.

MOTS CROISÉS par M. GOLDEMBERG

HORIZONTALEMENT.

(1) préposition — échassier — mesure de capacité espagnole — préposition.
(2) châtierez — sentira mauvais — préposition.
(3) consonne — chance — ville d'Irlande.
(4) carte — bois détruit par le feu — eau congelée — voyelle.
(5) durée ordinaire de la vie — sain — pronom — 2 lettres de raie — consonne.
(6) uni — sentier — fruit.
(7) consonne — venue au monde — unité de travail — époque.
(8) voyelle — roi d'Israel — auxiliaire — ville d'Allemagne — consonne
(9) voyelle — peuple d'Europe — particule — roi d'Israel — consonne
(10) consonne — voyelle — exclamation — consonne — consonne — anagramme de Pline.
(11) consonne — fidélité à ses engagements — consonee voyelle — voyelle — architecte phénicien.
(12) défoncerais — anagramme d'Erebe.
(13) ville de Chaldée — parties du corps — préposition — corps dur consonne.
(14) voyelle — marque le doute — consonne — anagramme de pic partie d'un navire.
(15) voyelle — ville de Finlande — préposition — substance sucrée préposition.
(16) préposition — 3 lettres de Napoléon — voyelle — prénom — voyelle
(17) conjonction — anagramme de sage — hardie — pronom personnel



VERTICALEMENT.

(1) voyelle — dieu égyptien — consonne — note.
(2) consonne — consonne — constellation — aperçu — instrument d'osier
(3) voyelle — article arabe — pris d'une passion violente — voyelle
(4) reploiement d'une lame de tissu à l'intérieur des autres tissus.
(5) bossu — troublé — ville de Chine.
(6) fleur — griffe — monnaie.
(7) qui a rapport à la vieillesse — espèces de mangoustes.
(8) philosophe grec — 2 consonnes — voyelle
(9) consonne — voyelle — ophidé — ville des Basses-Pyrénées.
(10) fleur — voyelle — 2 voyelles — voyelle
(11) mesure — très opulents
(12) peintre italien — époque — amas.
(13) labiée — hernie du rein.
(14) appuyera — unis — article
(15) voyelle — négation — qui est au bon air — consonne — consonne
(16) voyelle — rivière d'Allemagne — rivière de Bavière
(17) voyelle — qui est apte à recevoir des impressions

«SITMAR LINE» SOCIETÀ ITALIANA DI SERVIZI MARITTIMI

SERVICE RAPIDE POUR L'EUROPE

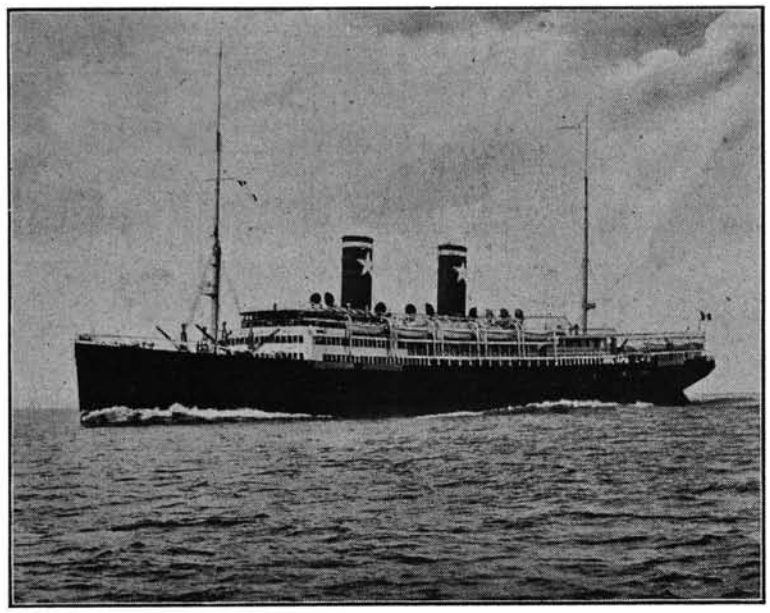
Par les paquebots de luxe

'Esperia'

et

'Italia'

Départs tous les Jeudis



LIGNE CIRCULAIRE EE QUINZAINE

Par les paquebots

'Sicilia'

et

'Brasile'

Départs tous les deux Dimanches

l'Esperia

Le bateau le plus luxueux de la Méditerranée

Pour tous renseignements s'adresser à la SITMAR

LE CAIRE, Sharia Kamel, Téléphone: 6755 — **ALEXANDRIE, 30 Rue Cherif, Téléphone: 156**

BANCO ITALO-EGIZIANO

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE

CAPITAL SOUSCRIT Lst. 1.000.000. **VERSÉE Lst.** 500.000

Siège Social et Direction Gén.: ALEXANDRIE.

Filiales: - *Alexandrie, Le Caire, Benha, Beni-Mazar, Beni-Souef, Fayoum, Mansourah, Mit-Ghamr, Minieh, Tantah.*

Toutes les opérations de Banque

Service de Caisse d'Epargne en Livres Egyptiennes et en Livres Italiennes

NATIONAL BANK OF EGYPT

Constitué aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL. Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2 550.000

Siège Social: LE CAIRE — Succursale: ALEXANDRIE

AGENCES EN EGTPTE FT AU SUDAN:

Asslout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayat, Kassala, Kének, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Said, Port-Sudan, Rod-el-Earag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tohar, Wad-Medani, Zagazig, et les Succursales et Agences: ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Suef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. *Le Caire,* Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.

(Ex Banque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE:
47, Rue Kasr-el-Nil, 47

Téléphones: No. 45-95
„ „ 29-10

Adresse Télégraphique:
"DORIBANK"

Succursale d'ALEXANDRIE:
4, Rue Adib, 4

Téléphones: No. 34-72
„ „ 68-86
„ „ 68-87

Adresse Télégrafique:
"DORIBANK"

Banque Belge pour L'Etranger

SOCIÉTÉ ANONYME

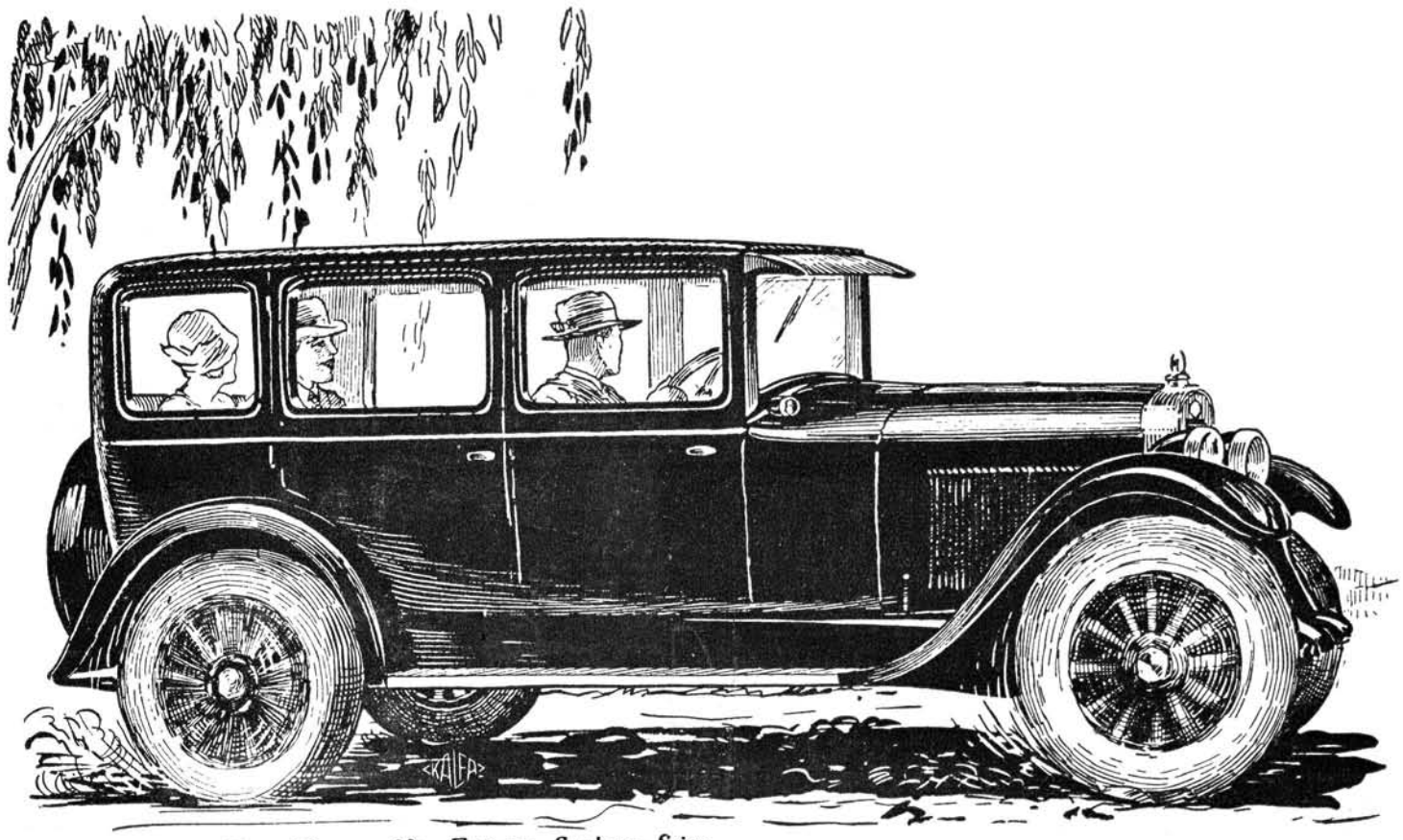
Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social: BRUXELLES

Succursales et Agences: LONDRES, PARIS, BUCAREST, BRAILA, CONSTANTINOPLE, NEW-YORK, PEKIN SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire: 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie: 10, Rue Stamboul.

Traite toutes ies opérations de banque.



La Nouvelle Essex Super-Six 4-Portes Sedan.

Les merveilles économiques que lance la Hudson Motor Car Cy. sont au dessus de tout éloge.

Ses modèles de carrosserie les uns plus beaux que les autres sont sur un châssis qui a fait ses preuves.

En effet, avec ce châssis on a couru pendant 24 heures à une moyenne de 86 kilomètres sans un seul ajustage mécanique. Ceci fut chronométré officiellement aux Etats-Unis.

Nous ne nous étions pas trompés:

1927

est l'ANNÉE ESSEX

Agents Généraux pour l'Egypte, le Soudan et le Hedjaz:

Le Caire
Y. DRENTZ-MARCARIAN & Co.
11, Rue Soliman Pacha. - Tél. 57-41

Alexandrie
FOUAD HABIB
32, Rue Fouad Ier. - Tél. 56-08

HUDSON - ESSEX